

LES SEIZIÈMES RENCONTRES DE LA FORME COURTE EN NOUVELLE-AQUITAINE

Direction artistique Jean-Luc Terrade

TRENTE

18 > 31 JANV 19

TRENTE

WWW.TRENTETRENTE.COM

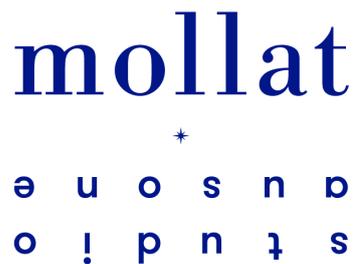
**REVUE DE
PRESSE**

Contact Presse : Magali Starck

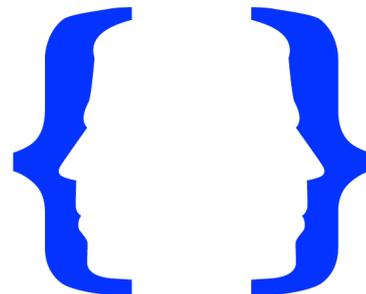
M : presse@trentetrente.com

T : 06 16 47 23 93 | 05 56 17 05 77

NOS PARTENAIRES MÉDIAS



www.happen.fr



www.letype.fr

Contact Presse : Magali Starck

M : presse@trentetrente.com

T : 06 16 47 23 93 | 05 56 17 05 77

REVUE DE PRESSE TRENTE TRENTE 18 au 31 JANVIER 2019

PRESSE NATIONALE

revue de danse
BALL ROOM

Mouvement
magazine culturel indisciplinaire

air
le mag *le festin*

WEB NATIONAL

INFERN0
www.inferno-magazine.com

LE BRUIT DU OFF
TRIBUNE
Les scènes artistiques sont labo et tremettes.

LE CENTRE DU SPECTACLE AVANT EN TEMPS SCÈNE 2010
RUE DU THÉÂTRE

DANSER
canal historique
revue de danse
BALL ROOM

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

CAUSEUR.fr
Surtout si vous n'êtes pas d'accord

Reg'Arts
Spectacles, expositions, événementiel

Mouvement
magazine culturel indisciplinaire

PRESSE LOCALE ET RÉGIONALE

JUNKPAGE

SUD OUEST
www.sudouest.com

SUD OUEST
dimanche

Courrier de Gironde
MAGAZINE DE LA RÉGION

SUD OUEST **Le MAG**

DL DORDOGNE LIBRE

BORDEAUX
mag.AUX

BORDEAUX
les sorties

La République des Pyrénées

WEB LOCAL ET RÉGIONAL

BORDEAUX TENDANCES



AQUITAINE ONLINE



RADIO NATIONALE ET RÉGIONALE

rfi

fip

RCF
RADIO

la grande radio.fr
BORDEAUX & GIRONDE

RADIO CAMPUS
BORDEAUX 88.1



Trente Trente – Rencontres de la forme courte

**18 – 31 janvier 2019, Bordeaux
métropole et Nouvelle-Aquitaine**

Multiforme, insolite, éclaté, voilà un festival qui s'adresse depuis 2004 aux anticonformistes, amateurs d'expériences aussi intenses qu'inattendues. Cette 16^e édition continue à bousculer les genres et les formes en cinq minutes comme en trente. Danse, performances, cirque, musique, théâtre, cinéma, photo et installations, la trentaine d'artistes qui prennent possession des nombreux lieux du festival dessinent le paysage de la nouvelle création contemporaine. La plupart combinent plusieurs disciplines, tels Fabrice Lambert, Mathieu Desseigne-Ravel, Elsa Guérin, Kaori Ito, Théo Touvet entre autres. Parmi les circassiens, citons les acrobates de la Mondiale générale et le jongleur Floris Bosser. Les performeurs Eddie Ladoire, Vita Nova et Lapsus Chevelü, Gaëlle Bourges et Gwendoline Robin seront également présents. Côté danse, trois femmes, trois solos : la Chilienne Marcela Santander Corvales incarne la posture millénaire des femmes courbées par le labeur ; la Brésilienne Leila Ka questionne l'identité et la difficulté d'être soi, l'autre Brésilienne Paula Pi revisite un solo de la chorégraphe allemande Dore Hoyer. Un bain de vitalité propre à réchauffer l'hiver. *D. P.*

☎ 05 56 17 03 83

👉 www.trentetrente.com

Mouvement

magazine culturel indisciplinaire

NUMÉRO 99 - JANVIER 19

NOUVELLE-AQUITAINE



10 de Claudio Stellato, p. Hubert Amiel

Trente Trente

Les Rencontres de la forme courte, du 18 au 31 janvier, Bordeaux et alentours

Les cercles concentriques de l'onde plongent le regard, voire le corps entier, dans un état méditatif parfois très profond. Imaginez si des images s'y forment et s'y succèdent en prime ! À l'image de cette installation chorégraphique de Fabrice Lambert (*Gravité*), le festival Trente Trente immerge dans une multitude d'univers. Avec Marcela Santander Corvalán, on déplie les gestes enfouis dans le corps d'une femme (*Disparue*) tandis qu'Isabelle Jelen réveille les chants ancestraux des Indiens d'Amérique du Nord (*Étude en rouge*). En grattant les strates du jonglage jusqu'à l'Égypte antique avec Elsa Guérin (*Exposition*), on réécrit une histoire de l'art à travers les postures. Possibilité de s'ensevelir dans l'argile avec Olivier de Sagazan, en réponse aux louvoiements identitaires du « débat public ».

Surtout si vous n'êtes pas d'accord

Mercredi 6 février 2019 par Fred Lacoste

Festival Trente Trente: la « transgression » bon chic bon trans-genre.

Véritable prise de risque ou confort d'une transgression bien dans l'air du temps ?



Le festival Trente Trente a programmé (18-31 janvier) à Bordeaux et en Nouvelle-Aquitaine un florilège de spectacles censés combattre les préjugés. Véritable prise de risque ou confort d'une transgression bien dans l'air du temps ?

Du bricolage artistique, des confidences parlées et dansées, un laboratoire performatif, une performance sonore et corporelle... Bienvenue à Trente Trente, le festival qui « propose un regard sur les formes courtes actuelles et convie le public à la découverte d'artistes émergents qui bousculent et réinventent le paysage des arts vivants ». Le terme important ici est « bousculer », l'équipe artistique mettant un point d'honneur à se démarquer de propositions artistiques qui seraient conformistes et moutonnières.

La pensée transgressive dominante

« Nous proposons une résistance à la pensée générale dominante, explique ainsi son directeur Jean-Luc Terrade. Notre festival se veut un espace de contradiction et parfois de désordre. Ne pas avoir affaire à une forme de normalité et d'uniformisation est quelque chose que je recherche et qui m'anime. »

Il serait toujours possible d'ergoter sur ce que l'on entend précisément par « pensée générale dominante », tant le camp dit des progressistes l'utilise contre celui dit des réactionnaires, et vice-versa. En tout cas, dans le monde de la culture et du spectacle vivant, il paraît difficile de contester que le modèle dominant est celui d'une relecture des classiques à l'aune des questions sociétales, avec une nette prédilection pour les thèses néo-féministes et la promotion des cultures venues d'ailleurs. L'exemple récent le plus flagrant restant la fin de Carmen dans la mise en scène de Leo Muscato où l'action se déroule dans un camp de Roms et où la belle Carmen ne meurt plus sous le couteau du brigadier Don José, mais le tue d'un coup de pistolet dérobé au policier... Précisons que lors de la première, le public avait copieusement sifflé cette mise en scène un tantinet racoleuse. Preuve que les spectateurs, généralement tolérants sur les partis pris des metteurs en scène, ne sont pas prêts à avaler toutes les couleuvres.

Aucun sifflet n'a en revanche retenti à l'occasion du festival Trente Trente. Le public, souvent des habitués, venant ici en toute connaissance de cause. Assez curieusement, tout se passe comme si la transdisciplinarité en vigueur dans le monde de l'art vivant, devait trouver son pendant thématique dans la promotion de tout ce qui est « trans », et notamment de ce qui est transgenre.

De la violence du français quand on est un trans iranien

Cette année, la programmation semblait en effet plus que jamais tournée vers les questions liées à l'identité, avec en particulier la performance **Farci.e de Sorour Darabi**, dont la plaquette nous dit qu'il s'agit là « d'un-une artiste autodidacte iranien.ne basé.e à Paris ». Le titre, qui n'a rien à voir avec une recette sur les tomates ou la dinde, fait référence à la langue maternelle de l'artiste, le farsi, qui possède la particularité de ne pas avoir de genre. D'où la profonde détresse de Darabi quand il a dû apprendre le français, comme il le confie lui-même : « En tant que personne trans, la question du langage a été compliquée, c'est devenu violent de devoir m'identifier à chaque fois que je devais parler... Identifier mon genre dans mes phrases était très gênant pour moi. » Ah, si seulement l'élégante écriture inclusive possédait un équivalent oral...

Autres spectacles explorant les mêmes environs : **Hybridation II d'Olivier de Sagazan**, performeur déjà venu à Trente Trente et qui propose ici « une expérience visuelle questionnant l'identité plus que jamais aujourd'hui en évolution et en confusion avec ses propres repères ». De son côté, **Ecce (h)omo**, de la chorégraphe Paul/a Pi (la barre oblique a son importance) veut faire réfléchir « avec pudeur sur la question de l'héritage en danse en troublant les notions de genre et d'Histoire », sans hésiter à se travestir pour cela et à mettre une barbe qui la fait se sentir, « non pas une autre personne, mais davantage elle-même ».

L'art qui n'intéresse que moi

Enfin, **L'invocation à la muse**, au-delà d'une réflexion sur l'inspiration poétique, sera l'occasion, pour **Caritia Abell**, de « revendiquer sa nature parasitique » et d' « afficher crânement sa nature trans » en tirant à boulets rouges sur les normes esthétiques. D'origine afro-caribéenne, cette performeuse berlinoise est reconnue comme une artiste aux multiples facettes (praticienne du BDSM, dominatrice, photographe, modèle, etc.) inscrivant son travail dans « une démarche militante et féministe pro-sexe ».

Sur cette nouvelle scène artistique, tout se passe comme si le miroir que tendait jadis le dramaturge à ses contemporains pour qu'il reconnaisse ses travers et éventuellement s'en amuse, n'était plus désormais destiné qu'à refléter le narcissisme des représentants des minorités agissantes. De « regardez-vous ! », le message est aujourd'hui : « Regardez-moi ! », quitte à laisser le spectateur sur la touche.

DANSER

canal historique



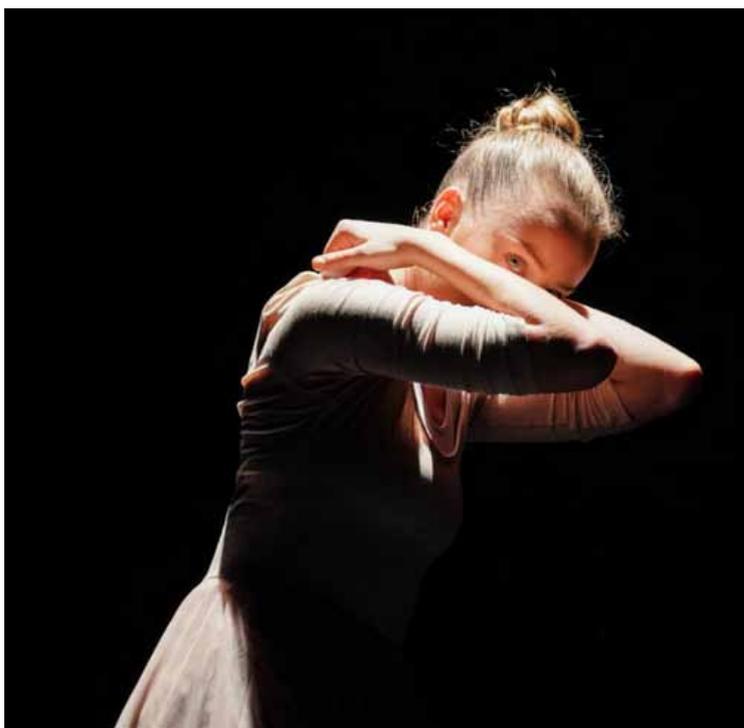
Lundi 4 février 2019 par Sophie Lesort

16ème édition du festival Trente Trente à Bordeaux

Depuis quinze ans, Jean-Luc Terrade est toujours animé par ce besoin de proposer une résistance à la pensée générale dominante. Avec son festival Trente Trente qui fête sa 16ème édition, il poursuit l'objectif d'élaborer une programmation de formes courtes pleines de contradictions et parfois même de désordre afin d'explorer des univers éloignés de nos habitudes et de nos pensées.

Et chaque année, il arrive à surprendre, à faire découvrir des artistes peu ou pas connus, à présenter des ouvrages singuliers, à déranger parfois, et même à oser lors de cette saison à faire assister le public à un match de boxe.

Entre danse, théâtre, installations et performances, trente-deux équipes artistiques nationales et internationales furent invitées du 18 au 31 janvier dans différents lieux sur Bordeaux et en Nouvelle-Aquitaine. Etant donné que chaque spectacle est joué plusieurs fois, une organisation très rodée permet à chacun de se rendre d'une salle à l'autre afin de tout voir. Ainsi, chaque spectateur se retrouve orné d'un bracelet de couleur afin de suivre un parcours bien établi.



Samedi 26 janvier, c'est en autocar que le public muni d'un bracelet vert s'est rendu de l'Atelier des Marches, à la halle des Chartrons, puis du Marché de Lorme pour finir au Glob Théâtre où tous les parcours se sont retrouvés pour la soirée.

Formidable découverte avec la jeune danseuse et chorégraphe **Leila Ka** avec **Pode Ser** qui illustre la difficulté d'être soi et le désarroi d'une jeunesse dont l'avenir apparaît totalement désert. Revêtue d'une longue robe fluide rose qui n'a l'air de rien, le visage fermé et le regard dur, elle déploie une danse aux bases classiques tout en conservant ses mains fermement accrochées aux bretelles de sa tenue. Ceci dépeint un enfermement, une violence intérieure qui ne demande qu'à se libérer d'un carcan invisible.

16ème édition du festival Trente Trente à Bordeaux (suite 1)

Mais, une réelle contradiction apparaît sous ce vêtement féminin : un jogging et des baskets grises. Et là, la jeune interprète mélange savamment et gracieusement hip hop et danse contemporaine tout en poursuivant son thème sur la difficulté de vivre, de survivre. Non seulement excellente danseuse, elle sait aussi parfaitement jouer son personnage. Mais, alors que ses bras se libèrent enfin, qu'elle semble avoir retrouvé une certaine liberté, un coup de feu stoppe tout. Noir ! On songe à La Jeune fille et la Mort tant son discours est limpide, puissant et époustoufflant de vérité en seulement dix-sept minutes.



"Dogs" - Julien Herrault © Pierre Planchenault

Autre ouvrage très surprenant avec **Dogs** une installation conçue par **Julien Herrault**. Durant près de trente minutes, Julien compose un sol carré en installant un à un des carreaux de bois noirs et blancs. Le temps s'étire et semble long. Mais un homme survient et s'allonge sur le ventre sur ce décor, les mains et les pieds dans des positions incongrues, comme si il venait de tomber de haut ou avait subi un choc violent. Il ne bouge plus.... Julien regarde. Puis, il installe très harmonieusement des agrumes pourris qui sentent très fort. Il regarde encore et sort d'une petite boîte des vers de terre nés de ces pourritures qu'il dépose délicatement avec une pince sur et autour des fruits. D'un bocal, il prend un vernis afin d'en recouvrir les mains avec un pinceau, puis recouvre la tête de l'homme d'un tissu blanc et y verse un flot de sang.

Sur les mains, il secoue de la paille d'où s'extrait des mouches vivantes.... Le performer examine une nouvelle fois son ouvrage, déplace légèrement quelques objets et sort... Ainsi, les spectateurs s'approchent de cette mise en scène et découvrent qu'effectivement, les vers se dispersent, les mouches virevoltent, l'odeur des citrons et oranges est de plus en plus violente et l'homme ne bouge toujours pas. Une scène de mort d'un tel réalisme élaborée avec une notion de la dramaturgie parfaitement bien écrite qui fait froid dans le dos. Dogs mérite amplement le terme d'installation du fait qu'elle se déroule en direct. Une œuvre d'art, un tableau puissant, étonnant, original, sublime et morbide.

Quant à **Olivier de Sagazan** et sa pièce **Hybridation II**, il crée des personnages fantastiques avec Stéphanie Sant. Assis devant une table recouverte de bols pleins d'eau et d'un gros sac d'argile, ils se recouvrent l'un et l'autre le visage et les cheveux de ces matériaux pour composer des individus méconnaissables et immondes. En pointant les doigts dans de la peinture noire, ils décrivent les yeux, puis la bouche en rouge. De minute en minute, ces monstres se transforment encore pour finir par former une unique tête totalement déformée et répugnante. Alors que tout semble dit sur ces transformations, Stéphanie ôte sa robe et Olivier recouvre totalement son corps d'argile puis de sang. Il l'installe sur la table et plonge la tête dans ce corps horriblement mutilé.





16ème édition du festival Trente Trente à Bordeaux (suite 2)

Une performance terriblement osée où le fantastique est sculpté en direct avec une parfaite maîtrise des matériaux. Un genre surprenant qui laisse sans voix tant ces mutations sont exceptionnelles.

Ces pièces démontrent la liberté de Jean-Luc Terrade qui est l'un des rares programmeurs à prendre autant de risques. Passionné, il expérimente, fouine partout en France et à l'étranger pour dénicher des pépites et des œuvres qui mettent en avant soit le langage du corps, soit le langage des mots et même celui d'images fortes.



"Farci.e" - Sorour Darabi © Mehrdad Motejalli

Bien entendu, tout ne peut pas être parfait au sein de tant de spectacles programmés. Sorour Darabi qui mange du papier dans Farci.e est peu convaincant. Ruminant Ruminant de Brice Noeser accompagné par Karina Iraola, trop désordonné. La création de Á ceux qu'on foule aux pieds basée sur un texte de Victor Hugo dit par Matthieu Boisset et dansé par Léa Cornetti, est inaudible et sans intérêt sur le plan chorégraphique.



"Ruminant Ruminant" - Brice Noeser © Pierre Planchenault

Par contre, Poings liés d'Eddie Ladoire qui met en scène deux vraies équipes de jeunes boxeurs qui s'affrontent alors que des micros sont installés sur leurs corps et sur leurs casques afin que les sons engendrés par les coups retentissent dans tout l'espace, est étrangement déraisonnable.

En conclusion, avec cette 16ème édition, Jean-Luc Terrade réussit une fois de plus son pari : susciter des émotions, provoquer des réactions et surtout ne pas sombrer dans la normalité et l'uniformisation.

Sophie Lesort

Spectacles vus le 26 janvier 2019 à Bordeaux

TRENTE TRENTE : BOUQUET FINAL ET MUSIQUES TRANSGENRES

04 Février 2019 par Yves Kafka



Festival Trente Trente Bordeaux : soirée de clôture du 31 janvier au Théâtre des Quatre Saisons de Gradignan.

« Fire Works » percussion et électronique Cyril Hernandez, clarinette-contrebasse Ugo Boscain, bandonéon Tristan Macé / « Gyorgy Ligeti // Continuum » clavecin Justin Taylor / « Eau Forte » Cie Sound Track, musique Patricia Dallio, vidéo Mathieu Sanchez / « L'invocation à la muse – Lapsus Chevelü » conception et interprétation Carita Abell et Vanasay Khamphommala.

Difficile de trouver mieux pour clore cette (captivante) édition des Rencontres de la Forme Courte en Nouvelle Aquitaine que le Théâtre des Quatre Saisons de Gradignan, labellisé « scène conventionnée musique(s) », et offrant un accueil à l'unisson. Quatre formes ce soir qui – pure litote – ne sont visiblement pas là pour flatter le goût de conservateurs « entendant » de facto assigner les productions artistiques à la perpétuation des ordres existant.

« **Fire Works** » ouvre la soirée, non pas en fanfare mais avec de libres notes, pianissimi ou endiablées, « rompant avec les codes académiques de la musique savante » et nous invitant à planer vers des ailleurs dont seul nous-même avons peut-être les clés...

Aux sons confidentiels et soutenus de l'impressionnante clarinette contrebasse d'Ugo Boscain alliée à la respiration haletante du bandonéon de Tristan Macé et aux percussions percutantes de Cyril Hernandez (gourou inspiré qui délaissant ses instruments n'hésite pas, lorsque l'envie lui en prend, à utiliser ses mains ou autres objets comme percussions ou à agiter un lasso sifflant au-dessus de sa tête), l'ensorcellement gagne. « Trois petites notes de musique Ont plié boutique Au creux du souv'nir »... Ce qui branche ce trio singulier, au-delà de son expertise avérée de « trans-formateurs » de sons, c'est la proximité avec le public inséré dans le mouvement musical comme si la musique ne pouvait s'entendre sans partage et sans surprise. Un moment de découverte qui transmet autant le goût de l'évasion que le goût des autres.

« **Gyorgy Ligeti // Continuum** » interprété par Justin Taylor, abonné des Premiers Prix, apporte dans l'univers très connoté du clavecin une touche de folie contemporaine. En effet les trois pièces courtes retenues sont emblématiques de l'usage détourné que le compositeur avant-gardiste – de citoyenneté roumaine et hongroise, naturalisé autrichien -, découvrant les potentialités non exploitées de cet instrument, s'est ingénié à actualiser au risque d'engendrer naguère quelques scandales. « Impulsions sonores, battements répétitifs quasi-ininterrompus, superpositions sans reprise », l'interprétation fulgurante du prodige franco-américain se révèle à l'unisson des partitions héritées. Enthousiaste, souriant et naturel, Justin Taylor s'empare du clavecin de manière fabuleuse, se laissant porter par le continuum des notes qui se précipitent sans faillir sous ses doigts experts. En plus de sa virtuosité décoiffante, la grande simplicité et disponibilité du jeune-homme surdoué prenant soin du profane en accompagnant de quelques mots limpides l'entrée dans l'œuvre dénote un esprit libre affranchi de toutes les pesanteurs de l'entre-soi.

« **Eau Forte** » de la Cie Sound Track immerge – au sens fort du t(h)erme – dans un univers en tous points fabuleux en cours de gestation, une sorte de maelström bouillonnant aboutissant sous l'effet d'une magie noire obscure non pas à une, mais à la Création « scandaleuse » de la vie devant soi. En effet pris entre le tir croisé de sons sculptés sensuellement par Patricia Dallio aux manettes de son Oliterpe (comme l'Olipo, il ouvre à toutes les potentialités) avec lequel, greffée de capteurs, elle fait littéralement corps, et des images archaïques délivrées en live par le vidéaste Mathieu Sanchez faisant, tel Prométhée, revivre la matière morte sous l'effet d'une énergie performative aux effets hallucinatoires, on est transporté dans un rêve éveillé à haute valeur hypnotique.

Devant nos yeux médusés et à nos oreilles captives, un monde minéral, végétal, animal traversé par des traits de lumière blanche et abritant une minuscule silhouette d'hominidé assis sur une improbable chaise d'où il contemple le monde en train de se faire – écho du « trou du regard » du spectateur – prend forme éveillant un je ne sais quoi presque rien du grand tout. Affranchis des pesanteurs du réel sous l'effet de ce traitement (électro)choc des images et du son, nous voguons vers des espaces sensibles qui disent à chacun ce qu'il ignorait deux l'instant d'avant. Une expérience psychédélique de franchissement des limites qui rend sans frontières le plaisir retrouvé.

« **L'invocation à la muse – Lapsus Chevelü** » franchit un pas irréversible vers l'étrangeté investie comme le sésame donnant accès aux territoires « in-connus ». La faute, le lapsus (Cf. le titre), le détournement décomplexé des sempiternels canons esthétiques sont ipso facto à recevoir non comme des incohérences mais tout au contraire comme les signes à part entière d'un sens « en création ». Ainsi, véritables « ouvroirs de sens potentiel », renvoyant tous les attendus formatés à leur inanité première, les supposées incongruités ne seront-elles plus là à redouter comme des fautes de goût mais à prendre comme des semences à faire germer. Confirmant ce nouvel état d'esprit à adopter avant que ça ne commence – « mais ça va commencer, est-ce qu'on va commencer ? » – un texte projeté sur l'écran de fond de scène et mêlant pures banalités et commentaires délibérément (en) creux se lit en déroulé, « Il y a un lapin... Il y a à côté de la bougie, une petite machine, à quoi elle peut bien servir ? Il y a les voix qui vont en diminuant et les regards tournés vers le plateau. Encore des gens qui s'installent et des conversations qui s'achèvent. Je crois que tout le monde est là ? Youpi ! On va commencer... ». Dès lors, introduit dans le monde atypique créé de toutes pièces par Vanasay Khamphommala « assisté » de main de maître par Carita Abell – praticienne du bdsm (bondage discipline sado-masochisme) – le spectateur, autant amusé que dérouté des chemins habituels qu'il emprunte à l'ordinaire, est préparé à accueillir cet objet artistique non identifié.

Déconstruisant toutes les images gravées dans le marbre de l'artistiquement correct et des représentations communes occupant nos cerveaux, les deux complices improvisent un rituel sado-masochiste visant à redonner ses pleins pouvoirs à la Muse sur le poète déserté par l'inspiration. Répondant à la prière de l'officiant qui, la tête recouverte d'une cagoule rouge et jouant de la flûte, appelle de tous ses vœux « la beauté du monde » dont seule la Muse peut lui rouvrir les portes, celle qui « l'inspire et l'expire » déboutonne sensuellement la chemise de l'homme empêché, la lui retire, dégrafe délicatement sa ceinture, lui ordonne de se mettre à terre afin de lui retirer son pantalon, de lui flageller les abdos avec ses livres, de lui claquer les cuisses et de le piquer avec la longue tige épineuse d'une rose. Les cris alors poussés – traduits sur écran, « oooooohhh ! aoahhhhh ! si... si doux... » – font écho à la montée du plaisir lié à la douleur culminant lorsque la maîtresse de cérémonie le fouette avec un bouquet dont les pétales explosent sous les coups administrés. « La furie cherche », n'en ayant pas fini avec sa mission, elle se saisit d'une corde pour lui attacher les poignets et ligoter son buste. Il exulte, « cette étreinte là est la plus brûlante de toutes », et lorsqu'elle l'écorche à vif il s'écrie « ô c'est si bon la peau qui s'ôte libérant de nouveaux endroits à embrasser ». Les coups de fouet redoublent d'intensité jusqu'à ce que, pénétré tout entier par le pouvoir de la Muse, le poète adienne à lui-même. Fin de (la première) partie.

Se dépliant alors à la verticale, chaussant des escarpins mettant en valeur le galbe de longues jambes, libéré de la cagoule normative qui étouffait sa voix, et dénouant de longs cheveux bruns dégringolant librement en cascade sur ses épaules, il entonne un chant d'une beauté à faire défaillir. Vêtu d'un seul shorty en dentelles qui par transparence ne laisse rien ignorer de son sexe d'homme, il développe les accents envoûtants d'une soprano lyrique qui viennent ajouter au trouble ressenti. Toutes les frontières des genres – artistique et sexué – sont sous nos yeux renvoyées au vestiaire des accessoires obsolètes pour redonner naissance à la perfection représentée par l'androgynie de Platon, au temps divin de la plénitude harmonieuse évoquée par Aristophane dans « Le Banquet » – Jadis la nature n'était pas ce qu'elle est à présent ». Un maître chanteuse (sic) qui, jambes repliées sous lui dans une pose extatique, plonge ses yeux droit dans les nôtres, éminemment fier d'avoir grâce à sa Muse trouvé son inspiration- respiration, et entendant bien partager ce bonheur à nul autre pareil en nous englobant généreusement dans sa « transcen-dance ».

Quel feu d'art-ifice pour clore un festival « dérangeant » à souhait.
Yves Kafka



Les pépites du Festival Trente Trente à Bordeaux



Trente Trente, festival du spectacle vivant, initié et porté par Jean-Luc Terrade accompagné de sa compagnie de théâtre, défend à Bordeaux depuis sa création en 2004 une programmation des formes courtes hybrides et pluridisciplinaires. Cette année encore notre passage au Festival fut l'occasion de découvrir dans une ambiance contributive quelques pépites du spectacle vivant.

Le festival Trente Trente donne la parole aux artistes de la création contemporaine et propose une programmation de formes scéniques hybrides aux univers insolites. La 16ème édition a réuni une vingtaine de propositions très audacieuses en danse, performance, cirque, musique, théâtre, cinéma et installation. Depuis la création du festival, il y a maintenant 15 ans, Jean-Luc Terrade son créateur ouvre un espace de discours de résistance, de coupures, de polémiques, de désordre mais aussi de tendresse et de sensualité. Il repère dans chaque performance, chaque lecture, chaque rencontre une aubaine pour nous de penser autrement. Des parcours découvertes journalier augmentent le sentiment de bienveillant accueil vécu par chaque festivalier du 18 au 31 janvier 2019 à Bordeaux Métropole et en Nouvelle-Aquitaine.

Ces parcours faits d'escalas dans les lieux de la culture ou des lieux utilisés de façon opportuniste à l'instar de la Halle des Chartons vaste pentagone vitré ouverts sur la ville qui reçu un court spectacle (7minutes) autour d'un texte de Victor Hugo sur la commune. Le festival investit ainsi Bordeaux avec le Glob Théâtre, La Manufacture CDCN, Marché de Lorme, Halle des Chartons, Le Performance, Espace29, Cinéma Utopia, Atelier des Marches, Espace Jean Vautrin, Théâtre des Quatre Saisons, ou la région avec Agora PNC Boulazac, Espaces Pluriels Pau, L'Avant-Scène Cognac, CCM Jean-Moulin Limoges.

Ce qui frappe le festivalier est d'abord la pluralité des spectacles proposés. Ce sentiment rare de ne voir ici ce qui ne se voit pas ailleurs. La spécificité du festival bordelais réside aussi dans la richesse d'un public très impliqué, débattant sur le trottoir, dans les foyers des théâtres avant et après chaque représentation. Le festival doit beaucoup à ces conversations enthousiastes entre inconnus, autant d'après coups jubilatoires de l'étonnement renouvelé à chaque proposition. En cela le festival Trente Trente est tout simplement addictif. Lors de ce millésime, nous y avons découvert quatre pépites.

Les pépites du Festival Trente Trente à Bordeaux (suite)

Farci.e de Sorour Darabi.

La jeune Sorour Darabi, 27 ans, a grandi à Chiraz (Iran). D'abord tournée vers les mathématiques dès le lycée, elle se découvre une passion pour la musique à 17 ans. Le violon au menton pendant six ans, elle a parallèlement la révélation de la danse contemporaine. « La danse était taboue, interdite à l'époque en Iran, et nos activités se déroulaient dans l'underground, Sorour devenu homme anatomiquement, mais revendiquant son statut de non-généré il/elle invente un spectacle clownesque et tendre par un personnage comme sorti d'une pièce de Christoph Marthaler. Il/ elle emporte l'admiration du public par un esthétisme aiguisé et une gestuelle entre danse et handicap. Son spectacle est une ode bouleversante à la fragilité et à la vulnérabilité .

La prophétie des Lilas de Thibaud Croisy

Au début de l'année 2016, Thibaud Croisy retrouve la personne qui l'a mis au monde. La pièce témoigne de ses conversations avec ce médecin qui l'a connu alors qu'il avait la taille d'un poing fermé. Dans une transgression fine mais absolue Thibaud Croisy interroge ce qu'est un corps traversé par la loi et ce qu'il advient lorsqu'au prétexte de respect ou de soins ce même corps devient propriété du médecin, échappe à son propriétaire. Le dispositif scénique est simple. Thibaud Croisy assis à son bureau face au public se raconte. Au bout de ce bureau, une opératrice manipule un vidéoprojecteur et égraine le long du récit les images mentales associées. Elle est le reliquaire de la nostalgie de l'auteur. Le propos est brillant, radicalement novateur et la forme pénétrante.

Pode Ser, « peut être ». de Leila Ka

Laila Ka apparaît devant nous en tenue hybride, en mi danseuse classique mi danseuse de rap. Elle poursuit à illustrer la difficulté d'être soi au travers d'un dialogue brut, fabriqué de différents langages chorégraphiques, à la recherche des identités multiples qui constituent sa personne aux différentes étapes d'une vie. La musique de Schubert fait place un moment à de la musique électro. La danse intrique l'élégante élasticité de l'agressée à la raideur d'une combattante. Tout est radicalement magnifique. La jeune chorégraphe hypnotise la salle. Chacun retient son souffle devant la beauté du geste, mais aussi devant ce combat entre cette formidable artiste et la musique, un combat qui parfois évoque la boxe, parfois le viol. Le spectacle de dix sept minutes fait la gloire de l'ensemble du festival.

Ruminant ruminant de Brice Noeser et Karina Iraola

Les deux artistes canadiens défendent une proposition foutraque faite de danse et de texte. Le biais est à la recherche avec une participation active du public à ce work in progress. Entrechoquant les langues, les rythmes, les genres et les espaces, la pièce au bord du déraillement amuse le public. une scène parmi d'autre : la femme écoute un monologue de Guillaume Galienne au casque, l'homme écoute au casque la chanson Ouragan de Stéphanie de Monaco tandis que le public entend une musique de Gabriel Yared. Chacun avec sa bande son, chacun dans son quant à soi. Pourtant lorsque les deux comédiens isolés par leurs écouteurs enclenche une danse, un lien invisible émerge entre eux et nous. Le ratage a lieu sans le déraillement et se reconstruit devant nous le lien ou du moins l'espoir du lien entre les humains. Au final, ce spectacle comique aura exploré les ratages et les dérapages et aura su mettre en scène et en mouvement ce qui fait vibrations individuelles et synchronisation collective. Un spectacle sur l'amour au fond. Épatant.

LA FOLLE JOURNEE DE TRENTE TRENTE

31 janvier 2019



Festival Trente Trente, Bordeaux : Parcours dans la ville, samedi 26 janvier 2019.

« Dogs » conception et réalisation Julien Herrault, Glob Théâtre / « Ruminant Ruminant » création et interprétation Brice Noeser et Karina Iraola, Atelier des Marches / « Poings Liés » conception et réalisation Eddie Ladoire, Marché de Lorme / « A ceux qu'on foule aux pieds » texte Victor Hugo, voix Matthieu Boisset, danse Léa Cornetti, Halle des Chartrons / « Pode Ser » chorégraphie et interprétation Leila Ka, la Performance / « Farci.e » conception, chorégraphie et interprétation Sorour Darabi, Glob Théâtre / « Hybridation II » metteur en scène et performer Olivier de Sagazan, performeurs Olivier de Sagazan et Stéphanie Sant, Glob Théâtre.

Comme à chacune de leurs éditions, les seizièmes rencontres de la forme courte en Nouvelle Aquitaine consacrent la journée de l'un des samedis à un marathon performatif au travers de Bordeaux. Pas moins de sept formes proposées dans des lieux différents avec transport en navette gracieusement mise à disposition. Ainsi, du tout début d'après-midi à très tard dans la soirée, dans des lieux souvent atypiques, des performances qui ne le sont pas moins – panel époustoufflant de diversités de genres – sont livrées à l'appétit de découverte de festivaliers excités à l'idée de ce rendez-vous devenu désormais incontournable. Etapes chronologiques de cette itinérance ébouriffante...

Plongée dans les brumes entre chien et loup, « Dogs » de Julien Herrault, « artiste plasticien et performeur », introduit dans une installation en devenir où chaque pièce du puzzle est minutieusement agencée sous l'effet d'une urgence silencieuse. Ainsi, fins gants blancs de latex en mains, quasi obsessionnellement, l'homme dispose au sol les carreaux noirs et blancs alternés d'un gigantesque damier (14 carreaux x 14 carreaux) avec un soin chirurgical. L'opération semble s'étirer dans un temps qui n'arrête pas de durer – près d'une demi-heure – comme pour laisser advenir le décor d'une scène primitive l'ayant à jamais « impressionné ». Elle renvoie en filigrane à une autre répétition, celle du traumatisme originel d'une scène entraperçue qui le hanterait et que seul le passage par la création artistique serait susceptible de sublimer. Aussi, lorsque l'échiquier reconstitué il y dispose le corps de son complice comme une nature morte qu'il peaufine avec soin – attitude du corps, des pieds chaussés, fruits pourris d'où s'échappent de vrais vers, fourmis vivantes rampant sur les mains, flaque de sang sous la tête recouverte délicatement d'un linge blanc – on se dit que la composition de ce sujet en décomposition répondait à une nécessité intime dépassant le cadre d'une simple commande artistique. C'est d'ailleurs là que réside l'attraction – irrésistible – de cette œuvre puissante, puisant dans la mémoire vive ses racines profondes. Un très grand choc.

« **Ruminant Ruminant** » du Québécois Brice Noeser et de sa complice sur scène Karina Iraola déborde d'une créativité foutraque absolument assumée et voulue qui renvoie au niveau artistique à ce que Nietzsche préconisait comme pratiques débouchant sur un art d'être au monde ouvrant sur une esthétique de l'existence. En effet, sortant innocemment (!) des clous du prévisible, dans une parodie décoiffée déconstruisant à l'envi les codes établis des « représentations » habituelles, les deux Canadiens s'entendent comme larrons en foire pour faire exploser les attendus du langage – corporel ou parlé – jusqu'aux discours rôdés, farcis d'éléments jargonnant jusqu'à l'indigestion des projets imposés par les sacro-saints diktats du milieu artistique. Sous la charge de leur regard mutin et de leur énergie iconoclaste, enchaînant dans un désordre de haut vol, flamenco endiablé, citations de Gainsbourg et de ses sucettes, interview de Barbara, entretiens traduits en décalé, jeux puérils avec deux ruminants modèle réduit (clin d'œil à plus d'un titre), et plus encore selon affinités, se joue et se rejoue la comédie humaine (et artistique). Une respiration nécessaire – comme l'était naguère la minute de M. Cyclopède de Pierre Desproges – dans un monde de brutes.

« **Poings Liés** » d'Eddie Ladoire, convoque sur un ring improvisé trois « vrais » boxeurs, leurs soigneurs respectifs et un « vrai » arbitre. Si ce n'était que cette discipline sportive, dont les origines remontent à l'antiquité où elle était pratiquée à mains nues sous le nom de pancrace et pugilat, mérite depuis le Marquis de Queensberry au XIX^{ème} siècle la certification de « noble art », on se demanderait bien la raison d'être dans ce Festival consacré aux innovations artistiques de ce « vrai » combat en cinq rounds de trois minutes chacun séparés par la pause réglementaire inscrite dans le marbre sportif... En fait, il était prévu à l'origine que des micros branchés directement dans le casque des combattants puissent transmettre en direct l'impact des coups échangés et qu'un traitement électroacoustique puisse à l'envi distordre ces sons pour en faire spectacle. Mais foin de ces « arrangements » artistiques, on en est resté au pur combat, ne subsistant du projet originel qu'un (bel) échange de figures boxées... avec en prime des gouttes de sang séchant « pour de vrai » du nez de l'un des combattants... et rappelant ainsi que le « tragique quotidien » de Maeterlinck est toujours prêt à surgir, justifiant – ouf – la prestation présente.

« **A ceux qu'on foule aux pieds** », de Matthieu Boisset et Léa Cornetti fait résonner (sic) dans la Grande Halle des Chartrons la colère de Victor Hugo, réfugié en 1871 au Luxembourg d'où il rédige « L'année terrible », poème au souffle épique traversé de part en part par l'onde de l'indignation ressentie face au massacre des Communards vaincus. Et même si l'homme de lettres a pu naguère condamner certains excès de la Commune, il lance là un appel vibrant à la mansuétude vis-à-vis des insurgés : s'ils peuvent être parfois victimes de « cécité », c'est toujours sous l'effet de « l'aveuglement » mortifère des dominants refusant de « leur donner leur part de la cité ». Aussi le poète, meurtri au plus profond de ses convictions humanistes par l'injustice faite aux déshérités, ouvre-t-il grand sa porte, celle de son cœur et de sa maison, à tous les opprimés... Léa Cornetti au premier plan, telle une Pythie plus vraie que nature rendant l'oracle d'Apollon sous l'effet d'un seau d'eau versé sur sa tête, est secouée par d'irrépressibles et incessants tressaillements vertigineux, alors que derrière elle, sur les échos des percussions des Tambours du Bronx, Matthieu Boisset micro en main et vêtu de noir en rocker à jamais révolté prend en charge les mots de l'oracle hugolien pour les projeter sur le public massé à ses pieds. Si l'exacerbation inscrite dans le texte originel est en écho brûlant avec l'actualité, elle l'est tout autant avec la colère à fleur de peau de celui qui s'en est saisi pour dire la sienne : « Je suis le compagnon de la calamité / Je veux être – je prends cette part, la meilleure / L'homme des accablés et des abandonnés ». C'est là peut-être qu'il eût fallu distancier plus « sensiblement » le cri pour qu'il puisse devenir encore et toujours nôtre.

« **Pode Ser** », coup de cœur unanime, embarque dans un solo où dans un tourbillon propre à donner les frissons aux plus repus, se succèdent différents langages chorégraphiques – du classique investi au hip hop incarné – pour traduire les étapes d'un parcours personnel hors norme. Débordante d'un talent subjuguant, d'une générosité communicative et d'une sincérité à vif, Leila Ka – c'est son nom – transcende par sa seule présence l'espace. Jean et tennis sous une robe longue de ballerine, visage contraint posé sur des épaules agitées par des soubresauts saccadés, marionnette désarticulée mue par des volontés externes qui en tirent les fils, corps libéré qui se roule au sol, gestes électriques ou harmonieux, tous les stades de la parthénogénèse de l'artiste sont passés en revue dans un concentré d'une quinzaine de minutes fondatrices. Et lorsque l'on ajoutera que l'enivrante musique de Schubert, Andante con moto, entendue dans Barry Lyndon de Stanley Kubrick est convoquée, on comprendra l'intensité quasi indicible de l'émotion partagée. « Pode Ser » (peut-être), révèle sans nul doute la quintessence de l'art en mouvement.

« **Farci.e** » plonge dans l'expectative soldée in fine par un scepticisme certain sur l'existence d'intentions présidant à son extraction laborieuse. Quarante minutes ennuyeuses s'il en est – l'une des formes les plus longues programmées – où, dans un silence immaculé, l'on assiste à la réitération à l'infini des mêmes gestes empêchés d'un performeur aux mimiques étudiées, battements de cils, bouche en cul de poule, jeux de jambes improbables. Interprète-t-il un adolescent encore maladroit dans ses mouvements hasardeux ? un adulte souffrant d'un handicap pouvant chez certains susciter une compassion discutable ? un clown expérimentant différentes figures sachant déclencher le rire d'autres (beaucoup de rires dans la salle) ? Nul ne se hasarderait à conclure. Occupé tout entier à ingérer (sic) la liasse détrempe de papiers contenant des notes posées devant lui sur une table bureau sous laquelle s'agitent des jambes poilues dessinant un ballet à la chorégraphie absconse, dents bleuies par l'encre diluée,

[...] il finit rapidement par laisser la curiosité plus qu'il n'intrigue... Si l'on ramène ensuite l'objet artistique présenté au speech de l'artiste pour présenter son show dans le programme distribué en amont, on n'est pas plus éclairé : « Dans la langue maternelle de Sorour Darabi, le Farsi, il n'y a pas de genre. Ni les objets, ni les idées n'ont un sexe ». Dont acte... Mais quel rapport avec ce qui a été produit devant nous ce soir ??? Entre les deux (seuls) mots articulés – le « bonsoir » liminaire et le « merci » de la chute – qu'avons-nous bien pu rater de si important que cela ait pu prétendre faire projet ?

« **Hybridation II** » clôt la folle journée de manière « fantastique », dans toutes les acceptions qui soient. En effet, nous entraînant dans leur laboratoire prométhéen, Olivier de Sagazan et sa complice Stéphanie Sant se livrent corps et âmes dans une quête titanesque, autant fascinante qu'effrayante : trouver le sésame ouvrant la porte de la création... Malaxant à pleines mains l'argile dont ils recouvrent frénétiquement leur ancien visage et leur buste pour les modeler à leur guise en les réunissant en une seule forme hybride, creusant dans la figure obtenue deux paires d'yeux noirs énigmatiques et dessinant d'un trait rouge sang des lèvres épaisses, ils s'adonnent plastiquement à une débauche d'inventions. Sous l'assaut de leurs essais démoniaques pour façonner le vivant, ils sont prêts à donner leur âme au diable pourvu qu'ils réussissent. Explorant sans limite aucune des pistes ouvertes à leur instinct créateur, ils se greffent le groin boueux d'un porc, les plumes d'un oiseau, la corne d'une licorne ou encore un faciès troué de paires d'yeux. Baiser échangé sous argile, rapprochement siamois des deux bustes et faces collées sous une épaisse couche de bourbe, séparations brutales les arrachant l'un à l'autre, et, pour en finir, mise à nu du ventre féminin recouvert de terre ensanglantée... D'une beauté plastique fascinante de par l'horreur qu'elles distillent, les sculptures soumises aux métamorphoses font vaciller dans un monde où les rêves de mainmise sur la matière vivante rejoignent les pires des cauchemars engendrés par les mutations génétiques incontrôlées. Les organismes génétiquement modifiés sont-ils « l'à-venir » de l'homme ? En tout état de cause, ceux créés sous nos yeux ont impressionné durablement nos rétines.

Yves Kafka



Jours merveilleux au Festival Trente Trente à Bordeaux : Samedi.



Trente Trente, festival du spectacle vivant, initié et porté par Jean-Luc Terrade accompagné de sa compagnie de théâtre, défend à Bordeaux depuis sa création en 2004 une programmation des formes courtes hybrides et pluridisciplinaires. Cette année encore notre passage au Festival fut l'occasion de découvrir dans une ambiance contributive quelques pépites du spectacle vivant.

Ce samedi, un bus nous balade dans la ville de théâtre en théâtre pour des formes courtes de danse, performance, cirque, musique, cinéma et théâtre.

On commence dans le studio du Glob pour *Dogs de Julien Herrault* (France) qui évoque un souvenir d'enfance... un corps étendu en bas d'une tour.

Les spectateurs qui n'ont pas décroché pendant le positionnement maniaque de près de 200 carrés noir ou blanc sur le sol... ne vous pas le regretter. Tombé du gratte-ciel, un homme gît là, dans une mare de sang. Il s'est fracassé la tête sur ce damier artificiel, sans nuance, sans courbe, sans vie, tout au plus des 0 et des 1.

On ne saura rien de son âme. Mais le destin post-mortem du corps nous est raconté en un tableau unique et très vivant, qui réunit l'immédiat de la chute et la vie qui renaît déjà. Peine perdue pour la vie, la voie vers la terre est coupée... Encore ce foutu damier.

Ne pas louper la fin la plus étonnante qui soit.

A l'inverse de l'expérience réinventée de *Dogs*, **POINGS LIES : ring et modulation 1** de Eddi Ladoire (France) s'accroche au réel : deux boxeurs, deux soigneurs, un arbitre, et des spectateurs qui font ring au centre du marché de Lorme. Cinq rounds de vrai combat, des vrais coups, du vrai sang : effet de réelle garantie, mais... est-ce un spectacle vivant ou sommes-nous à la journée portes ouvertes d'un club de boxe ?

L'argument du spectacle insistait sur l'amplification sonore des impacts, mais que l'on n'a pas entendu. Dommage.

Jours merveilleux au Festival Trente Trente à Bordeaux : Samedi. (suite)

Quoi de neuf en ces heures agitées ? : « Qu'il fallait leur donner leur part de la cité, que votre aveuglement produit leur cécité ; d'une tutelle avare on recueille les suites, Et le mal qu'ils vous font, c'est vous qui le leur faites. » (Victor Hugo). Dans la Halle des Chartrons, une femme, arrosée d'un grand seau s'agite en des mouvements épileptiques au milieu d'une flaque de sueur ou de pluie. **Mathieu Boisset** (France) phagocyte « **A ceux qu'on foule aux pieds** » de Victor Hugo. « Bonjour ma colère, salut ma hargne et mon courroux » aurait-il pu dire en citant Desproges. Sa colère occupe l'espace sonore et le texte s'y noie : on entend qu'elle. Qui pis est, les morceaux qui surnagent semblent faire d'Hugo un emballé de son propre style et de l'opprimé le prétexte de sa grandiloquence : il nous le rendrait presque ridicule.

Mais pourvu que naisse l'envie de le lire ou le relire, tout le monde s'accordera.

Aux performances (Bordeaux), **Pode Ser de Leila Ka** (France), le clou de cette série.

Un papillon aux ailes non dépliées s'éveille et s'agite. Inquiétude et curiosité, rêves et révoltes..., l'éclairage vertical dramatise le visage adolescent. Une robe vieux rose sur un baggy noir de Hip Hop marque la diversité des sources d'une identité et la richesse des combinaisons qui la nourrissent. De même la diversité des musiques.

La gestuelle précise et fluide de Leila Ka sert aussi bien la douceur et la furie, la jeune fille en fleur et la guerrière. Un rêve semble naître, occuper puis pousser les limites, se coltiner aux machos du Hip-Hop, s'en relever, être asservi et s'en relever encore.. : « Pode ser » dit que c'est possible.

De retour au Glob (Bordeaux) pour finir avec **Hybridation II de Olivier de Sagazan** (France).

Comme un rituel, l'homme allume la paille au centre d'une masse carrée d'argile clair, posée sur une table devant lui. « Encore une fois » : dit-il, s'adressant à sa femme.

Leurs mains fébriles grappent la terre glaise, en recouvrent leurs visages, puis recréent leur tête par deux points noirs et un trait rouge. Pour un instant seulement ; chaque visage remplace le suivant, qui subsiste encore un moment sous la forme de traînées rouges et noires, donnant des airs de guerriers. Mais à chaque tour un peu plus de matière, un peu plus de difformité, un peu plus de douleur aussi, pour ceux qui s'éloignent physiquement de l'humanité connue. Les êtres vivent, se démènent, nous touchent dans leurs tentatives répétées de ne plus faire qu'un, juste un. Un enfant ? Un couple ? une oeuvre ? Chacun y mettra ce qu'il sentira, il y a la place, et la matière est riche. On peut cependant regretter que pour une création qui touche au sacré, au couple ... et à la création elle-même, le rôle de la femme soit si limité en paroles et en actes, et la fin si chargée de soumission.

Ce bizarre et dérangeant parcours se termine au Glob par **Farci.e de Sorour Darabi** présenté sur la journée du samedi.

A l'année prochaine pour les prochaines rencontres de la forme courte en Aquitaine.

Jeudi 31 janvier 2019 par ErikSen

Jours merveilleux au Festival Trente Trente à Bordeaux : Vendredi.



Trente Trente, festival du spectacle vivant, initié et porté par Jean-Luc Terrade accompagné de sa compagnie de théâtre, défend à Bordeaux depuis sa création en 2004 une programmation des formes courtes hybrides et pluridisciplinaires. Cette année encore notre passage au Festival fut l'occasion de découvrir dans une ambiance contributive quelques pépites du spectacle vivant.

Retour à Bordeaux pour la 16e édition de Trente-Trente, du 18 au 31 janvier en Nouvelle Aquitaine (Bordeaux, Limoges, Boulazac (Périgueux), Bègles, le Bouscat, Cognac, Pau). Avec des installations et des formes courtes de danse, performance, cirque, musique, cinéma et théâtre, J L Terrade réveille nos sens et perturbe nos esprits.

Vendredi soir le parcours commençait fort, par Farci.e de Soror Darabi (Iran/France) au Glob (Bordeaux). Il faut du temps, un fil, une entrée, pour voir autre chose que des simagrées dans les mimiques du personnage. L'acteur est un homme adulte ; sa gestuelle est féminine, enfantine, clichée, et empêchée comme par un handicap physique qu'elle contournerait avec grâce et affectation. Une pièce aux néons tristes avec une table et une chaise ; deux bouteilles d'eau et un tas de feuilles dactylographiées à l'encre bleue. Il ou elle aspire notre regard et scrute nos réactions aux « bêtises » qu'elle fait et aux oeillades qu'il lance.

Pour en parler, la langue française navigue d'Il à Elle et de Elle à Il, alors qu'« en farsi il n'y a pas de genre », nous indique la notice du spectacle. Mais n'attendez pas une conférence de linguistique : comme le tas décrits sur la table, la référence au langage est un leurre, ou la farce de Farci.e . Après moult maladroites plus ou moins volontaires, le tas de feuilles est devenu une pâte bleuâtre qu'il ou elle malaxe, caresse, titille, avale, régurgite, avec une sensualité brute et délicate, et une curiosité d'explorateur. Nous lisons sur son visage la caresse de l'eau qui dégouline, l'inquiétude des feuilles froissées, le plaisir d'avoir la bouche pleine et d'en ressortir lentement le contenu. Pas très ragoûtant ? Certes, mais il émane une liberté particulière de cette exploration en tous sens de son univers restreint.

Jours merveilleux au Festival Trente Trente à Bordeaux :Vendredi. (suite)

On poursuit à la Manufacture CDCN (Bordeaux), avec **La prophétie des Lilas de Thibaud Croisy** (France), pour un de striptease mental. Le réel est plus riche que la fiction, soit. Mais exposer sa vie de manière documentaire, non réinventée, est-ce encore du spectacle vivant ? Face aux photos et aux mails de sa mère, on est à la fois tenu et rebuté entre curiosité et voyeurisme. Jusqu'où nous emmènera-t-il dans l'intimité familiale ? Jusque dans le lit de sa mère ? Jusque dans les spermatozoïdes de son père ?

La Performance consiste, d'une part à narrer, un peu comme le ferait Zweig, sa rencontre avec un individu exceptionnel – ici l'accoucheur de sa mère et de lui-même –, tandis que d'autre part la gardienne elfique de sa mémoire rétentive fait défiler une série d'objets sous un rétroprojecteur.

Malheureusement la rencontre ne tient pas ses promesses, et ne reste qu'un collectionneur de lui-même qui garde, thésaurise, conserve, retient, jusqu'à un kyste opéré, pour la restitution duquel il tanne le monde. A sa décharge, la mère semble baigner dans un individualisme boboïde et sans affect, de nature très houellebecquienne.

Bref, la générosité n'est pas à l'ordre du jour, ni entre les protagonistes ni envers le public dont la marge de liberté est très réduite, sauf identification.

Dans le hall du même lieu, **Ersilia de Alvisè Sinivia** (France). Des fils limitent une sorte de ring à trois côtés, dont les coins sont des cadres de piano en position verticale. Si l'on caresse un fil, il transmet ses vibrations aux deux cordes sur lesquelles il est attaché et produit une harmonique particulière, plus ou moins consonante. Voilà pour l'instrument.

L'instrumentiste, c'est le danseur. La danse devient cause de musique ; les gestes se traduisent en sons. Jouant sur la tension des fils qui modifie les tonalités et sur leur rugosité qui saccade le son comme un doigt glissant sur une vitre embuée, l'artiste nous dévoile progressivement la richesse de son instrument. Il frôle Hitchcock ou le flamenco, sans tomber jamais dans la reproduction et la démonstration de son incroyable talent.

Gros travail et riche idée, en partie fruit d'une résidence à la villa Médicis (à voir sur YouTube).

Merveilleux ou énervant, il y a toujours du grain à moudre avec Trente-Trente ! Bravo Jean-Luc Terrade.



RegArts

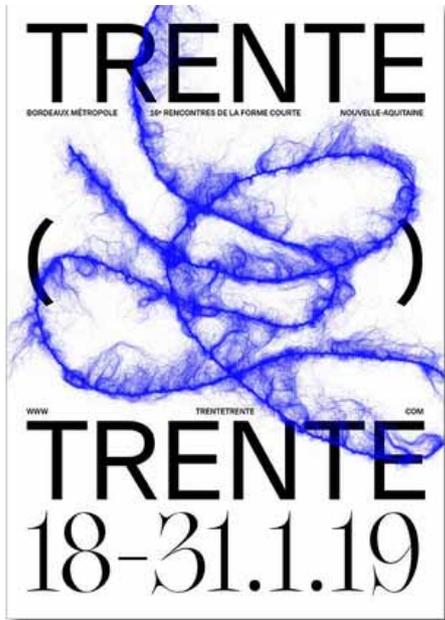
Web National

www.regarts.org

L'œuvre vit du regard qu'on lui porte (Pierre Soulages)

TRENTE TRENTE

Bruno Fougnes - Mardi 29 janvier 2019



Du 18 au 31 janvier, le festival Trente Trente propose un regard curieux sur les formes courtes, hybrides et pluridisciplinaires. Il convie le public à la découverte d'artistes émergents qui bousculent et réinventent le paysage des arts vivants. Bordeaux et la Nouvelle-Aquitaine accueillent ainsi trente-deux équipes artistiques nationales et internationales à découvrir dans les domaines de la danse, de la performance, de la musique, du cirque, du théâtre, du cinéma.

Le titre « Trente Trente » vient au départ de l'amplitude des spectacles susceptibles de durer de 30 secondes (cas d'école réellement vécu dans les éditions passées) jusqu'à des formes durant 30 mn (et un peu au-delà cette saison).

Le programme vu le samedi 26 janvier

De la performance-installation de DOGS, à la performance chorégraphiée de À CEUX QU'ON FOULE AUX PIEDS, en passant par les danses totalement diverses de PODE SER, de RUMINANT RUMINANT, de FARCLIE et la performance sonore et corporelle de POINGS LIÉS, le festival a offert en une seule demi-journée un éventail passionnant de l'inventivité et de la multiplicité des expressions artistiques actuelles.

DOGS

Julien Herrault Performance / Installation - 2018- France (Paris) - 40 Minutes

Invités à entourer un espace vide, nous spectateurs nous installons dans la demi-pénombre. Certains s'assoient au sol, d'autres restent debout. Sur un des bords, un plateau à roulettes supporte des piles de carrés stratifiés blanc et noirs. Toute l'installation se fait en direct. Un à un, Julien Herrault dispose les carrés en un large damier. Figure mathématique comme un écheveau de lignes que vient briser le corps de Marcos Arriola, allongé. Élément après élément, matières inertes ou vivantes vont s'ajouter au tableau pour former l'image d'un drame. Julien Herrault reconstruit en bric à bric le souvenir d'une image marquant de son passé. De son enfance. Il interroge la mémoire, la rémanence d'un choc visuel. Celui d'un accident aperçu dans l'éclat d'une vitre restée incrustée à l'inconscient comme vision inaltérable. Une reconstitution qui fait basculer le spectateur en étrange voyeur fasciné par l'effroi, la mort.

Conception et réalisation Julien Herrault, assisté de Muriel Bourdeau / Performeurs Marcos Arriola et Julien Herrault Vidéo Muriel Bourdeau et Julien Herrault / Musique come into The Garden (nick drake) - They're Leaving me behind (nick drake) - Time Piece (nick drake)

RUMINANT RUMINANT

Brice Noeser Danse & Théâtre - 2014- Canada- 35 Minutes

Autant de mots que de corps pour ce spectacle à l'opposé du précédent. Plongé tout entier dans la distance, l'ironie, la fiction. Les deux créateurs de ce duo qui allie danse, théâtre, chant partent pourtant du réel, et du mot, du verbe, du sens des mots et de la parole pour la décortiquer, de la langue et du corps, en faire des stratagèmes, des pirouettes, alternant flexions et inflexions. La danse et le corps sont eux aussi tour à tour ellipses, paraboles et césures tandis que les langues et les mots s'enlacent, s'enchevêtrent et dansent.

Création et Interprétation Brice Noeser, Karina Iraola / Assistance chorégraphique Catherine Tardif

Direction technique et création lumières Sylvie Nobert / Assistance Sonore Michel F. Côté Conception Accessoires Annie Gélinas Captation Vidéos Et Photos Sonya Stefan

TRENTE TRENTE

Bruno Fognies - Mardi 29 janvier 2019

(suite)

POINGS LIÉS RING & Modulation 1

Eddie Ladoire Performance Sonore & Corporelle - Création - France - 25 Min

C'est cette fois une exploration entre sport et spectacle. Une nouvelle fois, les spectateurs sont invités à former dans un espace vide, un cercle. Ce seront nos corps qui seront les limites du ring. Sur le ring un arbitre, deux boxers en tenue, deux soigneurs posés sur les chaises de coin, même dans cette absence de coins. Combat en cinq rounds. Un vrai combat qui se déroule à quelques centimètres au point que les cordes de nos corps sont parfois repoussées par les boxeurs en de sporadiques ondulations. Un combat surdimensionné par les micros intégrés aux casques et poings. Mixés en direct avec la musique, ils inondent l'espace et rendent compte de la violence et de la démesure. D'étranges sensations parcourent les nerfs au vu de cette réalité perturbante.

Conception, réalisation Eddie Ladoire / Musique Duo Baron Oufo Boxe, CAM, / Entraîneur Augustin Etekpou

PODE SER

Leïla Ka Danse - 2018 - France (Paris) - 17 Minutes

Solo de danse. Une douche de lumière dessine une silhouette aux allures de femme. Tour à tour animale et humaine. Les mains liées au torse comme la contrainte faite à un corps par un esprit ou le contraire, à un esprit par un corps. Un corps qui s'exprime soudain comme si une énergie fulgurante, indomptable surgissait du ventre du dos, de l'intérieur. En vagues, en saccades. Tandis que déferle dans l'espace le poignant 2ème trio de Schubert. Puis c'est la rupture. Le choc. Le corps se syncope encore plus sous l'assaut de sons techno. Déclenchement de figures hip-hop qui segmentent l'esthétique convenu, entendu de la danseuse, de sa robe, de sa féminité. Dans cette intense et puissante chorégraphie, Laïla Ka exprime un intime, un vécu où la violence des choix et des accidents s'expriment avec force, conviction et beauté.

Chorégraphie et interprétation Leïla Ka / Création lumières Laurent Fallot

À CEUX QU'ON FOULE AUX PIEDS

Dies Irae - Vita Nova Danse - Rock - Création France (Bordeaux) - 6 Minutes

Autre lieu, autre espace pour cette performance entre poésie clamée et danse. Sur un texte de Victor Hugo tiré de l'année 1871, la commune de Paris. Forte harangue aux puissants de l'époque qui préférèrent massacrer le peuple de Paris plutôt que de l'écouter, qui rappelle l'époque dans laquelle nous vivons où ceux qui sont sensés représenter la volonté des électeurs semblent ne pas comprendre les mots de ceux qui les ont élus. Une mise en espace double pour ce texte clamé au micro par Matthieu Boisset tandis que Léa Cornetti à ses côtés en exprime la violence dans son corps par des convulsions et tremblements. Un côté abrupt et monolithique qui laisse hélas un peu froid.

Voix Matthieu Boisset / Danse Léa Cornetti

FARCI.E

Sorour Darabi Performance - 2016 - Iran/France - 40 Minutes

Un personnage. Certainement une conférence comme l'indique une table, une chaise, une bouteille d'eau et une pile de feuillets en avant scène de cet immense plateau. Si profond. Du fond duquel apparaît ce qui semble être notre conférencier. Qui s'avance comme un girafon à peine né avance ses jambes maladroites et désobéissantes. Sa tête aussi est ailleurs. Les traits agités par l'effort. La perte de concentration. L'inattention et l'excuse. De cette conférence, il ne sortira que deux mots et l'image de ce personnage étrange, au corps et à l'esprit indisciplinés. Personnage comique, haut en couleur, que Sorour Darabi mime plus qu'il ne chorégraphie puisque l'expression du sens, du geste prime ici sur le rêve. Un spectacle étonnant et drôle qui parle de l'indicible mais qui est, c'est dommage, abîmé par le côté répétitif des expressions et du jeu. Un répétitif qui donne une impression de longueur et vient ternir le magnifique travail d'interprétation développé ici.

Conception, chorégraphie et interprétation Sorour Darabi / Création lumière Yannick Fouassier / Régisseur lumière Jean-Marc Ségalen / Regard extérieur Mathieu Bouvier

INFERNOIL N'Y AURA PAS DE
MIRACLES ICI ↓

Web National

TRENTE TRENTE : VIBRATIONS MEMORIELLES

28 janvier 2019



FESTIVAL TRENTE TRENTE, Bordeaux – « La Prophétie des Lilas » conception Thibaud Croisy, interprétation Thibaud Croisy et Sophie Demeyer / « Ersilia » création Alvisia Sinivia. Soirée du vendredi 25 janvier à La Manufacture CDCN de Bordeaux.

Trente Trente : Vibrations mémorielles

On dit qu'à l'état solide un verre garde le souvenir du liquide qu'il fut à haute température avant de se figer sous l'effet d'un refroidissement rapide... « La Prophétie des Lilas » et « Ersilia », chacun dans son domaine d'élection, réitère ce principe physique pour mener à la rencontre de la petite musique des origines. Raffinement des notes tant parlées que musicales qui viennent enivrer délicatement de leur parfum subtil le spectateur conquis.

« **La Prophétie des Lilas** » résonne longtemps après avoir été énoncée, un peu comme ces secrets de famille dont on est « sensé » ignorer l'existence tout en pressentant intuitivement, dans les replis de sa chair, de quoi il retourne. Thibaud Croisy, en conférencier de sa propre histoire – assisté de Sophie Demeyer aux manettes d'un « rétroprojecteur » bien nommé qui diffuse en direct sur grand écran les objets reliques d'un passé à recomposer – s'emploie à lire la confession d'un enfant du siècle à la recherche du trentenaire qu'il est devenu. Le texte délivré d'une voix suave, avec une émotion toujours retenue comme il sied à l'évocation de situations tangentes risquant de submerger d'affects déferlant, se love dans les plis des errances prospectives d'un Patrick Modiano partant à la recherche de pans obscurs de sa vie d'antan. Et ce cheminement le conduit tout « naturellement » sur le seuil de celui qui le mit au monde, à la Clinique des Lilas, dans le grand Paris, un certain dix novembre 1986.

Les souvenirs sont comme des lambeaux de peau attachés à des fils de fer barbelé, ils témoignent d'un passé à jamais révolu – mais a-t-il seulement « vraiment » existé ? – dont les matériaux composites disent plus de notre présent fantasmé que du passé à reconstruire qu'ils sont sensés révéler. Ainsi la question obsédante des origines lui est-elle posée au travers de la résurgence d'un dîner partagé en 2005 avec le docteur Johnson dans le salon du pavillon d'Arcueil (photo à l'appui) où il habitait alors avec sa mère et sa petite sœur. Quel lien unissait celle qui l'avait porté dans son ventre et son médecin accoucheur pour que le docte praticien ait pu accepter cette invitation privée ?

De cette soirée, se détache le souvenir du docteur lui confiant qu'il avait été ému de le revoir, « ce tout petit poing fermé » (photo d'une main minuscule aux doigts fermés sur eux-mêmes) apparu dès la première échographie.

Dix ans plus tard repensant à ce dîner, il n'aura de cesse que de retrouver cet homme qui – mais à quel titre ? – a présidé à sa mise au monde. Des emails (photos) échangés avec sa mère, installée depuis à Bali, il ressort que, comme elle, le docteur était engagé dans les luttes politiques des années soixante-dix en faveur du droit des femmes à l'avortement. Fasciné par le sexe féminin – passion héritée de son accoucheur ? – il acquiert dès lors quantité de livres de gynécologie « achetés chez Gibert » et envisage d'en élire une planche pour couverture d'un roman « jamais publié car trop mauvais ». Partant sur les traces du docteur (photos successives du métro Montparnasse Bienvenue, d'une rue, d'un immeuble, et – comme dans un zoom rapproché terminant le travelling avant – du nom « Johnson » plaqué sur une boîte aux lettres du hall d'entrée), il en pousse la porte.

L'homme, visiblement ému de le voir et réciproquement, consacre désormais son existence à l'étude du statut juridique du corps humain. Pour pouvoir s'opposer à la liberté de chacun de disposer à sa guise de son corps, est-il acceptable que l'Etat ait inventé le concept à géométrie variable de « dignité humaine » afin d'en légaliser l'usage de manière conservatrice ? Lui dont le combat de toute une vie, après avoir pratiqué dans sa jeunesse des centaines d'avortements clandestins, fut dédié à la libération de l'IVG, et dont l'échange monnayé des éléments du corps humain est désormais devenu le combat, n'a de cesse d'œuvrer pour l'abolition des limites opposées à la jouissance inaliénable de la propriété « naturelle » de chacun et chacune.

Le jour suivant cette rencontre fondatrice, il errera dans Paris (photo de lui, bière à la main dans un café) et prend alors la décision de ne plus s'en laisser compter par les lois répressives. « Sous influence » – quelle part faut-il voir là avec l'hérédité ? – il se décide à ouvrir la boîte métallique renfermant les reliques de son corps (photos de quelques dents, d'une unique dent de lait, d'une mèche de cheveux de ses un an) avant de, quelques années plus tard, créer un scandale retentissant afin de récupérer un kyste qu'on venait de lui enlever... Traçant l'itinéraire des rues de Paris parcourues à la recherche de ce qui lui échappe, il boucle la boucle en se retrouvant devant le pavillon d'Arcueil (à nouveau projeté).

Mais ce qui est là énoncé n'est pas le plus important... en parler n'est pas l'essentiel qui lui se love non dans les pleins mais dans les déliés des non-dits libérant comme un parfum subtil les exhalaisons d'une petite musique troublante. Fragments de souvenirs resurgis, reconstruction d'un récit pouvant renvoyer au roman familial freudien, ce parcours en terres « in-connues » étayé par des images rétro-projetées en direct, font de cette histoire de vie – celle de l'auteur – authentifiée par des preuves « apparemment » tangibles, une fable fabuleuse secrétant en creux autant de questions sur nos origines que sur nos corps dont la jouissance semble mise sous scellés. Un moment particulier, à accueillir en douceur et à laisser distiller en soi comme un élixir propre à entrouvrir des portes secrètes.

« **Ersilia** » explore d'autres vibrations mémorielles, celles émises par les trois tables d'harmonie de pianos éviscérés, dressés à la verticale, que des fils de nylon les reliant dorénavant entre elles vont habilement « percuter ». Alvisia Sinivia, interprète lui-même le rôle de l'homme-archet frottant et pinçant les fils au gré d'une savante chorégraphie, « apparemment » improvisée, impliquant l'ensemble des parties de son corps voué tout entier à Apollon, dieu de la musique. Les mouvements vibratoires ainsi transmis aux filins invisibles par le va-et-vient incessant de ses bras, ses genoux, ses pieds, son buste et sa tête vont se propager aux cordes puis aux cadres pour « réveiller » les tables d'harmonie mises en résonance et donner vie à la musique. Déambulant impérial entre sa création – les notes émises – il devient Deus ex Machina, inspiré et inspirant.

Yves Kafka

Photo © Emmanuel Valette

Jeudi 24 janvier 2019



Coulisses

À la place du sens, l'émotion

Par Cécile STROUK

Cécile STROUK
Bordeaux

Seizième édition pour le festival « Trente Trente », toujours aussi exigeant dans sa ligne artistique et singulier dans ses propositions. Qui, cette année, nous ont profondément interrogé sur la nécessité ou non de trouver un sens à tout.

Difficile de mettre des mots sur les performances qui nous sont données à voir au festival Trente Trente à Bordeaux. Si ce n'est, inattendues, singulières, étranges, indicibles, corporelles. Est-ce un bien ou un mal ? Ni l'un ou l'autre ? Pour nous qui sommes de fervents partisans du théâtre qui sait choisir choisir ses mots et trouver la parole juste, c'est un pari ardu que d'assister à des formes dont l'expressivité est laissée au seul corps. Quoi comprendre ? Comment comprendre ? Quel est le sens de ce qu'on voit ou ne voit pas ? Personne nous laisse à entendre des mots pour nous aider à contextualiser la performance... Non, au contraire. Elle nous est offerte telle qu'elle, mutique, forte, charismatique, sonorisée et surtout, nue. Dans sa plus grande vulnérabilité, celle de l'émotion.

Parodie du sens

Ainsi, lorsque nous assistons à la proposition de Claudio STELLATO – artiste pluridisciplinaire italien - qui met en mouvement deux corps masculins aux torsos nus charpentés dans des scènes de bricolage, avons-nous un réflexe, une envie même. Celle d'y voir à tout prix un message subliminal. Trouver un sens à tout prix pour mettre des mots sur cette composition de 20 minutes qui renverse toute logique ; corps avec une tête en latex de kangourou planter des clous pendant 10 minutes dans une planche en bois ; homme en polystyrène d'un mur en parpaing ; compétition entre qui sciera le plus vite et de skiera le mieux ; se mesurer à plus fort que lui (le bois ou un autre humain), exhiber ses performances physiques (marteler toute une rangée de clous sans s'arrêter), finir cloués à cette absurde volonté de vouloir tout dominer (ils se clouent les pieds à des morceaux en bois comme crucifix). Alors, va pour l'idée que c'est une parodie de la virilité !

A la place du sens, l'émotion (suite)

Plus tard, on rencontre Claudio pour partager avec lui notre interprétation. Il nous écoute, amusé, en avouant sereinement qu'il n'a jamais pensé à ça en montant ce spectacle. Et que, quoi qu'il en soit, il ne cherche pas à raconter une histoire. « Les histoires, c'est pour les conteurs et les journalistes. » Vraiment ? Vraiment. « J'avais juste envie de trouver une forme artistique qui me permettait de fusionner les deux activités qui me prennent le plus de temps dans la vie : la danse et le bricolage. » Il a simplement réfléchi à la façon dont il pouvait mettre en scène la matière et l'animer. Pour la rendre drôle, vivante, spectaculaire. Visuellement, le pari est réussi. Intellectuellement, aussi : la non-volonté de raconter une histoire permet de proposer, non pas une interprétation - trop rigide, mais une vision - plus souple. Soit.

L'autre moi

Du sens, on en a en revanche trouvé, et explicitement, lors de la visite de l'exposition photographique qui a inauguré notre venue à Bordeaux, à l'Espace 29. *Alter Ego*, de Bernard Brisé. Une note d'intention explique la portée d'une série « qui s'articule autour de la notion de double portraits, entre altérité et dualité, complicité ou ambivalence d'un regard, d'une posture... », en plus de s'attarder sur le procédé d'impression de ces portraits : la Piezography, système d'impression numérique Noir & Blanc qui offre une qualité inégalée pour le tirage d'art en noir et blanc.



Dénués de tout cadre et toute légende, les portraits que nous découvrons ensuite nous font face, alignés les uns aux autres dans leur plus simple appareil. L'artiste nous laisse seul.e.s plonger dans les regards étrangement inquiets de ces duos photomontés qui racontent quelque chose d'indicible, de mystérieux. Parfaitement silencieuses, ces œuvres, que l'imperfection des détails rendent splendides, nous font voyager dans notre propre histoire, comme si c'était elles qui nous regardaient, qui nous interrogeaient. Elles deviennent le spectateur que nous ne sommes plus, nous renvoyant dans une intimité profonde. Et dérangeante.

Puis, le sens s'est à nouveau envolé avec *Disparue*, deuxième proposition de la soirée : une femme seule, silencieuse aussi, qui met lentement son corps en mouvement, et son visage surtout. Expressions exagérées de peur, de colère, de moquerie, de joie. Sur des airs de musiques entêtants qui martèlent de descendre encore plus bas, encore plus bas... Impossible de vous raconter quoi que ce soit sur cette performance de Marcela SANTANDER CORVALAN, si ce n'est peut-être une condition féminine empêchée, encore esclave de l'image qu'on a d'elle et de ce qu'on attend d'elle.

Hallucination visuelle

Le troisième spectacle signe le clou du spectacle. Après 30 minutes de retard dû à « un problème technique », la troisième et dernière performance démarre, *La chair a ses raisons*. Un homme s'extrait du public pour aller sur une scène déjà plongée dans la pénombre. Il se déshabille lentement pour se mettre nu. Il restera de dos tout au long du spectacle. Car c'est ce même dos qu'il utilisera pour hypnotiser notre regard... Par un jeu subtil de clair-obscur qui parvient à ne saisir que les méandres de sa musculature dorsale, et une série de mouvements - voire de frémissements - brillamment maîtrisée, Mathieu DESSEIGNE-RAVEL nous emmène dans un univers visuel admirablement monstrueux. Il arrive à nous faire oublier son humanité au profit de formes hallucinatoires. Indicible encore. Que d'indicible dans 30/30 ! Mais que de beauté sensorielle.

Au final, Jean-Luc TERRADE, le directeur du festival bordelais, trouve une issue à cet indicible lorsqu'il dit, dans son édito, que « Trente Trente tente de faire vivre au spectateur une incessante transformation tout au long d'une soirée en l'éloignant du rituel de la représentation et en l'invitant à une véritable rencontre avec la pensée des artistes (...) Cela dérange le regard mais c'est ainsi que l'on peut espérer créer les conditions afin que la poésie puisse advenir du plateau. » Qu'est-ce que c'est la poésie, au fait ? Ah oui, l'art d'évoquer et de suggérer les sensations, les impressions, les émotions les plus vives par l'union intense des sons, des rythmes, des harmonies ». Évoquer et suggérer... Pas forcément dire, donc.

Cécile Strouk, envoyée spéciale de Bordeaux

TRENTE TRENTE : QUÊTE ET CONQUÊTE DES DÉSÉQUILIBRES

25 janvier 2019

Festival Trente Trente : « Embrase moi » chorégraphie et interprétation Kaori Ito et Théo Touvet (AGORA Boulazac le mardi 22 janvier et AVANT-SCENE Cognac le mardi 29 janvier) / « Equilibre précaire » Floris Bosser – Collectif Tarabiscoté, accompagnement artistique Jean-Luc Terrade (AGORA Boulazac le mardi 22 janvier) / « Sabordage ! » La Mondiale Générale (AGORA Boulazac le mardi 22 janvier) / « ExPosition (flotter dans la nuit électrique) » mise en scène, chorégraphie et interprétation Elsa Guérin (AGORA Boulazac le mardi 22 janvier).



Quête et conquête des déséquilibres

Cette soirée accueillie dans la splendide Agora du PNC Boulazac Aquitaine et son Cube Cirque en Dordogne (deux heures de Bordeaux en navette mise gracieusement à disposition des festivaliers rappelant, s'il était besoin, que la création a tout autant droit de cité loin des grandes métropoles) confronte l'humain avec son irrésistible désir immémorial de provoquer à l'image d'Icare les lois de la gravité, quelle soit physique ou pas. Des quatre formes présentées qui se jouent à l'envi des pesanteurs au travers d'acrobaties, jonglages et autres improvisations chorégraphiques où le défi de l'équilibre est au centre de l'attraction, l'une crève le plafond des attendus pour nous projeter loin, très loin, quelque part dans l'Olympe de la galaxie artistique.

Son titre de feu, « **Embrase moi** », est en soi l'amorce qui va déclencher les hostilités amoureuses entre les deux superbes danseurs que sont Kaori Ito – interprète pour Philippe Decouflé, Angelin Preljocaj, Alain Platel, Sidi Larbi Cherkaoui, James Thierrée – et son compagnon à la ville Théo Touvet – spécialiste de la physique des fluides, ça ne s'invente pas, avant de rejoindre le cirque et l'art dramatique. Quarante minutes de bonheur intégral se terminant par un feu d'artifice d'une vérité naturelle à faire pleurer d'émotion.

Quant à cette citation empruntée à Roland Barthes, elle en exprime à elle seule le suc : « Je rencontre dans ma vie des millions de corps ; de ces millions je puis en désirer des centaines ; mais de ces centaines, je n'en aime qu'un ». En effet les deux complices, mis à nu au propre comme au figuré, touchent à la perfection pour dans leur rude confrontation et leur fusion effrénée nous dévoiler le chemin de leurs amours passées les ayant conduits à cette rencontre toujours unique dont parle si bien l'auteur des « Fragments d'un discours amoureux ».

Au centre du carré blanc du plateau autour duquel les spectateurs ont été invités à prendre place sur de petits bancs de bois les mettant à hauteur des protagonistes, un cercle de métal – sorte d'anneau matrimonial géant – accueille les ébats musclés et/ou tendres des deux danseurs se livrant corps et âme. Ce corps à corps autant esthétique que charnel accompagné des fragments de mots qui claquent lors des inévitables scènes de rupture et des retrouvailles qui s'ensuivent, donnent à voir et à entendre les brûlures de l'amour fou, pris entre attirance et rejet, passion et répulsion. Et puis, il y a la Rencontre tant désirée, physiquement (se déshabillant mutuellement chacun plonge sa main au creux de la culotte de l'autre pour en saisir l'objet du désir) et mentalement (au « Théo je t'aime » répond en écho décuplé « Kaori je t'aime »). Pas la moindre trace ici d'affectation dans ces échanges d'affects à nu mais au contraire une exploration incarnée et sensuelle de ce qu'aimer veut dire jusqu'aux spasmes du plaisir. Mouvements chorégraphiques de la danse étourdissante des corps dont le moindre morceau de peau est éprouvé dans sa chair, figures d'union et fusion jusqu'à plus soif.

Mais, le plus exaltant reste à venir, comme si dans ce cadeau qui nous est fait, il ne pouvait y avoir de limites. Toujours entièrement nus, nouveaux Eve et Adam d'un Jardin des Délices où la Faute serait exclue, ils vont se saisir de l'anneau érigé à la verticale comme d'une roue cyr dans laquelle ils vont se livrer à des arabesques amoureuses. Puis – moment sublime s'il en est – le cercle animé de nombreux spasmes bruyants va finir par se stabiliser au sol, encerclant les deux amants confondus l'un et l'autre dans la même étreinte sensuelle.

[...]C'est du grand, très grand art... dont on ne sort pas tout à fait indemne tant la beauté peut générer d'émotions insoutenables. « Ni le soleil, ni la mort ne peuvent se regarder en face »... mais qu'il est bon pour venger Icare de s'y brûler les ailes, les ailes du désir.

« **Equilibre précaire** » avec Floris Bossier / Collectif Tarabiscoté, accompagné artistiquement par Jean-Luc Terrade, éclaire dans un saisissant jeu d'ombres et lumières l'être en prise avec le néant qui le menace si la pendule du temps – boules lumineuses marquant au sol le cercle des heures – s'en vient à dysfonctionner. Alors se défait-il de sa blouse blanche, l'homme soumis aux caprices du dieu dévorant qu'est Chronos confondu avec celui qui dévora son fils Zeus, pour – la boule « défectueuse » éteinte sur la tête – grimper au mât chinois ou encore se contorsionner au sol afin de tenter le rééquilibrage nécessaire, si hasardeux soit-il à réaliser. C'est l'occasion pour lui de jongler avec la tension qui traverse ses muscles magnifiquement bandés vers un seul but : redonner à la boule marquant l'heure son éclat d'origine. Ce à quoi ses habiles manipulations parviendront... avant que leur auteur ne soit absorbé inéluctablement dans les coulisses du temps.

« **Sabordage !** » de La Mondiale Générale pose la question récurrente du désir quasi obsessionnel, depuis que l'homme est homme, de s'affranchir des lois de la gravité terrestre où un corps est prédestiné (et pourquoi en serait-il ainsi, nom de Zeus !) à être fatalement attiré vers le centre de sa surface de sustentation afin de conserver son équilibre précaire. Malheur et damnation à celui ou celle qui aurait l'insolence de prétendre échapper à la loi de la Gravité gravée dans le marbre, la Chute l'attend... Mais comme ces joyeux lurons au visage impassible et à la barboteuse fort seyante n'ont que faire des prédictions divines ou autres, ils se lancent des défis propres à faire tourner l'œil des personnes soumises au vertige. Grimpés sur des billes de bois érigées en mâts de fortune, ils se livrent à des équilibres plus qu'improbables, se chevauchant « sans retenue » pour réaliser l'impossible traversée les conduisant au firmament du déséquilibre. Mais ayant triomphé des avertissements de tous ordres – tel ce que Freud a pu épingle dans « la peur inconsciente de réussir » – ces inconscients de haut vol s'ingénient à saborder, non sans un malin plaisir communicatif, l'œuvre qu'ils venaient pourtant de parfaire. Et patatras voilà que tout s'écroule ... soulignant l'immanquable succès de ce Sabordage, contre-pied ludique et pied de nez décomplexé aux pesanteurs de tous ordres.

« **ExPosition (flotter dans la nuit électrique)** », expose des poses étudiées (beaucoup trop ?) qui, à force de recherches savantes, apparaissent là vider de leur substance vitale pour projeter un univers de laboratoire glacé provoquant – parfois – un sentiment de vacuité éprouvant. En effet si Elsa Guérin prête grand soin à sa mise en valeur dans une tenue esthétisante scintillante sur fond de décor de paillettes dorées, elle passe visiblement à côté de l'essentiel : l'émotion de l'artiste impliqué dans sa chair pour qu'un transfert d'émotions puisse advenir. Ce flottement dans la nuit électrique, s'il échappe au naufrage du fait des références qui le nourrissent, est donc loin de nous toucher... surtout s'il se mesure à l'aune des autres formes travaillées par un investissement sans calcul.

Yves Kafka

Soirée du 22 janvier à Boulazac Dordogne dans le cadre du Festival Trente Trente (18 au 31 janvier). ©Pierre Planchenault



INFERNOIL N'Y AURA PAS DE
MIRACLES ICI ↓

Web National

TRENTE TRENTE : « LABORATOIRES DE CREATION », EFFERVESCENCES EN DEVENIR

21 janvier 2019

TRENTE TRENTE : « Laboratoires de création », festival Trente-Trente du samedi 19 janvier : « Dédale Park Remix » d'Arnaud Pujol (édité aux Editions Maires) / « Etude en rouge » d'Isabelle Jelen (à partir de « Partition rouge, poèmes et chants des Indiens d'Amérique du Nord » traduit par Jacques Roubaud et Florence Delay aux Editions Points) / « Sit on It » d'Annabelle Chambon, Cédric Charron et Jean-Emmanuel Belot. Dans le cadre du Festival Trente Trente – du 18 au 31 janvier 2019.



© Clémence Pujol

Effervescences en devenir

Trente Trente n'est définitivement pas dans les clous : le temps du premier samedi (Acte I du Festival), dédié aux artistes régionaux, a offert fenêtre sur cour à des propositions – parfois déjà très élaborées, d'autres en début de gestation – propres à créer des effervescences autour de projets en cours de réalisation. Le résultat fut à la clé : des chocs entrechoquant les attendus ordinaires.

« **Dédale Park Remix** » d'Arnaud Pujol, est sans doute celle parmi ces propositions artistiques qui nous a le plus bouleversés tant pour son sujet, original dans son approche, sa mise en jeu, réglée comme une partition mêlant vidéo « parlante » et jeu d'acteurs, son interprétation, éclatante de vérité humaine, et l'exigence sans concession aucune qui la traverse de part en part. Première étape déjà fort aboutie d'un travail devant « nécessairement » être prolongé par un deuxième tableau éclairant – ou assombrissant, c'est selon le point de vue – les problématiques en jeu, cette proposition puisant dans le mythe du Minotaure sa fabuleuse énergie propulse sur la scène de nos représentations privées, héritées du conditionnement sociétal, non le problème du handicap mais celui de l'altérité et de notre capacité à l'accueillir.

Celui qui est ici pointé comme « monstre » – Astérion le Minotaure joué par Denis Guesneau, acteur handicapé en fauteuil, au jeu saisissant de vérité « humaine » – ne serait-il que le produit d'une fabrication sociale visant à blinder la porte de l'altérité, la rendant étanche aux questionnements liés à un ordre normatif veillant à séparer arbitrairement le bon grain de l'ivraie supposée ? Pour plagier la célèbre interrogation beauvoirienne, naît-on « monstre »... ou le devient-on sous le regard d'une société avide de classifications exclusives et se barricadant derrière le pare-feu de la notion de handicap pour mieux discriminer celui ou celle dont l'impertinence est d'échapper à la norme en vigueur et, ce faisant, l'épingler sous un étiquetage compatissant de nature à l'exclure de l'Humanité ordinaire ?

Ainsi, en se saisissant du mythe antique concentrant dans nos psychés l'abomination de celui qui – né des amours de Pasiphaé, épouse du roi Minos, et du Taureau blanc envoyé par Poséidon dans le but de punir le roi de Crète d'avoir voulu le berner – est voué de toute éternité à être sacrifié au nom de la convenance commune, et en transposant l'action [...]

[...]du Labyrinthe antique construit par Dédale dans un Luna Park contemporain, Arnaud Poujol « déplace » habilement l'originalité de celui qui échappe à la norme commune pour donner à voir et à entendre ce que les couches accumulées de pré-jugés rendent inenvisageables, inaudibles.

L'actrice – Aline Le Berre, remarquable elle aussi de par la justesse de son interprétation – en jouant la demi-sœur du Minotaure, la belle Ariane née elle des amours de Pasiphaé et de Minos, apporte le supplément d'humanité propre à révéler celle de son demi-frère... qui l'aime éperdument et réciproquement, au-travers des rudesses de leurs échanges sans concession. « Je suis la sœur d'un monstre. Je suis une sœur monstrueuse », Ariane a intuitivement « intégré » dans sa chair et son esprit que ce que l'on nomme bien hâtivement le « monstre » fait partie d'elle, de nous, de l'Humanité entière et indivisible. En effet, ce qui fait ordinairement peur dans la personne du monstre, ce n'est pas tant comme on le dit ce qui nous en différencie mais ce qui nous appelle irrémédiablement à lui par les ressemblances secrètes que l'on se découvre. Vouloir exfiltrer le monstre de l'Humanité, n'est donc que pur fantôme « humanocide » : nous sommes le monstre, que la chose soit dite.

Ainsi dire que l'on tient là un morceau d'intelligence vivifiante, questionnant les clichés convenus sur le handicap et la place à lui « réserver » dans nos sociétés contemporaines, serait pure litote. En effet par le détour du recours à un mythe fondateur qui parle au-delà de la conscience éveillée, par l'émotion délivrée sous l'effet de la beauté artistique d'une écriture ciselée qui fait voler en éclats les murs d'incompréhension et d'une mise en scène jouant avec finesse des ressources de la vidéo – attractions étourdissantes du Luna Park, extraits de « La dame de Shangai » convoqués par analogie avec la situation vécue par les deux « amants », paroles articulées par l'acteur privé d'articulation et projetées en direct sur fond d'écran – et enfin par les échanges riches en confrontations en tous genres des deux comédiens – l'une sans handicap apparent, l'autre en étant doté apparemment – « Dédale Park Remix » non pas mérite mais exige comme une urgence vitale de voir le jour dans sa version achevée, ceci n'en constituant que le premier tableau.

Qu'advient-il de la suite des amours d'Astérion, dans le rôle du « monstre », et d'Ariane, dans celui de la « sœur monstrueuse » ? « C'est une tragédie », comme le clame à pleins poumons Astérion, il ne faudrait pas l'oublier ... Interrogation posée de la suite à donner... à entendre pas uniquement comme une question rhétorique mais qui en recouvre une autre, essentielle... Quelle chance les décideurs et programmeurs seront-ils prêts à offrir, dans un paysage théâtral répondant trop souvent aux critères du plus petit dénominateur commun, pour qu'aboutisse cette création « hors-normes » ouvrant sur un imaginaire propre à questionner les représentations en nous apportant le supplément d'âme si nécessaire à une humanité rétrécie ? A suivre...

« **Etude en rouge** » d'Isabelle Jelen, sous l'influence du charme délibérément jeté, embarque le public dans un voyage musical et parlé aux sources des peuplades indiennes d'Amérique du Nord. Aux vibrations du violon de Tiziana Bertoncini, à l'harmonium indien d'Isabelle Jelen, à la guitare électrique, harmonica et saxophone péruvien de Monsieur Gadou, se mêlent les accents de leurs voix réunies pour faire revivre des partitions immémoriales. Les effets hypnotiques, interrompus soudainement par le long grincement aigu d'un archet sur ses cordes ou les brusques variations d'intensités sonores, concourent à créer l'illusion d'un déplacement immobile peuplé des images mentales générées par notre imaginaire libéré de ses attaches terriennes. Et même si les textes délivrés auraient parfois gagné à se faire plus audibles, l'impression laissée est celle d'un dépaysement salutaire.

« **Sit on It** », où l'on retrouve Annabelle Chambon et Cédric Charron – vus récemment dans l'époustoufflant « Belgian Rules / Belgium Rules » de Jan Fabre – associés à leur complice musicien de talent Jean-Emmanuel Belot, et accompagnés pour la circonstance de huit performers exultant d'énergie... ceci étant présentement à prendre comme le début du processus de création devant conduire le trio à proposer – avant sélection finale – à d'autres performers de se joindre à eux pour occuper pleinement l'espace du jouer – ou mieux, du jouir – sans entraves. Toutes les expérimentations semblent en effet possibles, chaque protagoniste ayant été invité à aller chercher au plus profond de soi ce qui est de nature à subvertir l'ordre porteur d'inhibitions sclérosantes.

Lire et délire de You Tube ou autres vidéos virales mièvres ou terriblement sérieuses passées à la moulinette de la dérision décapante, bandes de papier hygiénique dans les oreilles ou rouleaux servant de projectile, corps mis à nu traversés par des soubresauts tétanisants, sarabande joyeuse autour d'une boîte cercueil, emplumage d'une performeuse, travail sur la pornographie, le bien-être et la peur, et autres explorations tous azimuts desquelles il ressort in fine une hardiesse sans frontières où la désinhibition est promue au rang de viatique. Jouissance liée aux transgressions en chaîne qui « désenchaînent » en lâchant les amarres du bon goût institué, cette « monstration » – dixit Annabelle – vaut pour ce qu'elle est : une première étape foutraque à souhait sur un chemin de croix mettant à mal la normalité débilite.

« ALTER EGO », LE REGARD A QUATRE YEUX S'EXPOSE A « TRENTE TRENTE »

19 janvier 2019

« Alter Ego, Le regard à quatre yeux » Exposition photographique de Bernard Brisé, Espace 29 de Bordeaux, du 17 janvier au 2 février 2019, dans le cadre du Festival TRENTE TRENTE (18 au 31 janvier), 16ème Rencontres de la Forme Courte de Bordeaux-Métropole et Nouvelle Aquitaine, directeur artistique Jean-Luc Terrade.



En guise d'ouverture de sa seizième édition, Jean-Luc Terrade directeur artistique du Festival Trente Trente – dont l'originalité cultivée comme un art délibéré du risque fait de lui, année après année, un cacique du genre – offre au photographe Bernard Brisé carte blanche et noire pour saisir ce qui entre altérité et dualité dit de l'humain ce que nous ignorons de lui. Le résultat est une galerie de double portraits en noir et blanc géants et énigmatiques qui, dès que l'on pénètre dans l'Espace 29 situé dans le centre historique de Bordeaux, nous transpercent de leur regard halluciné ou tourné vers un monde intérieur qui semble les « pré-occuper » bien avant que nous les découvriions suspendus ou collés directement aux murs où ils prennent brusquement vie sous l'effet de notre propre regard.

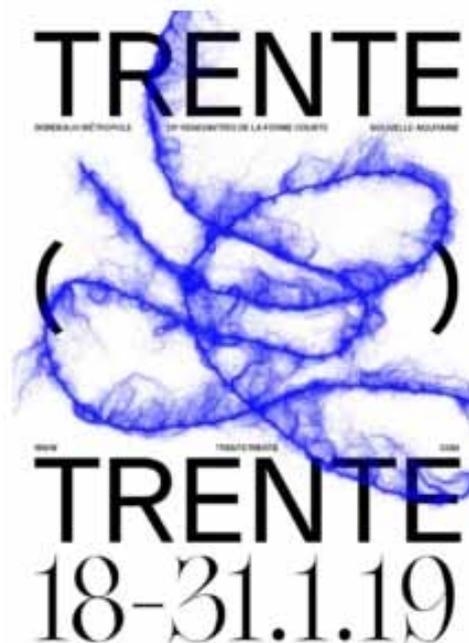
S'inspirant très librement de la photographie spirite qui connut ses heures de gloire à la fin du siècle romantique en rassemblant sur la même planche des personnes vivantes et des spectres de défunts, le photographe passionné de tout ce qui vibre en chacun crée des photomontages en réunissant sur chaque tirage – et selon des critères que seul lui peut éventuellement connaître – deux portraits (de face, de profil, en gros plan, en plan rapproché taille) de personnes connues localement ou d'anonymes avérés. Celles et ceux qui se sont corps et âme livrés au jeu, s'en sont remis au bon vouloir de ce Prométhée contemporain avide de ce qui se révèle hors les apparences. Dépouillés de leur vêtement, de ce vernis social qui colle aux peaux pour les empêcher de trouver leur respiration naturelle, les sujets ont été méticuleusement examinés à la loupe puis photographiés, chacun d'entre eux à la même heure du jour, sous le même ciel pour s'assurer de la permanence des mêmes lumières, devant le même mur reflétant les mêmes intensités. Puis dans le secret de sa « chambre claire », éclairé par ses propres fantômes, il a imaginé leurs rencontres, deux par deux, eux qui la plupart du temps ne connaissaient rien de l'autre se trouvent réunis là par le pur cheminement du créateur d'images.

Fulgurantes ces associations fortuites – où l'un ou l'une en retrait apparaît flouté légèrement par rapport au premier plan – qui dialoguent avec le tiers représenté par le regardeur. Et, écho lointain d'un test de Rorschach, c'est la fantasmagorie portée par chacun des trois qui « révèle » – au sens argentin d'un laboratoire photographique – l'inquiétante étrangeté propre à une humanité rebelle à tout classement. Le moindre poil, la moindre ride, le moindre reflet traversant le regard fait signe en se trouvant surexposé dans les rets du nôtre happé par la force attractive de ses êtres de papier rendus à leur existence brute. Dérangeant, cet échange hypnotique déstabilise pour ouvrir grand les portes de ce que l'on ne voit pas ordinairement.

Ce vertige de désordre photographique dû à la « plaque sensible » de Bernard Brisé – maître révélateur de nos mythologies privées et secondé dans son œuvre par les saisissants tirages en Piezzographie de l'atelier Lebolabo de Bordeaux – place d'emblée le festival Trente Trente sous les auspices de Maurice Maeterlinck, poète visionnaire que Jean-Luc Terrade se plaît à citer dans son éditorial liminaire : « La poésie suprême n'a d'autre but que de tenir ouvertes les grandes routes qui mènent de ce qu'on voit à ce qu'on ne voit pas ». Désapprendre les réflexes conditionnés de la pensée pour se faire « poète voyant »... nous sommes prévenus sur ce qui nous attend durant ces « deux semaines des rencontres de la forme courte en Aquitaine ».

Vendredi 18 janvier 2019

Festival TRENTE TRENTE 2019 à Bordeaux et en Nouvelle-Aquitaine



Du 18 au 31 janvier 2019, la seizième édition de TRENTE TRENTE propose un regard sur les formes courtes actuelles et convie le public à la découverte d'artistes émergents qui bousculent et réinventent le paysage des arts vivants.

TRENTE TRENTE interroge les écritures courtes contemporaines avec une programmation à la fois éclectique et exigeante valorisant la richesse et la particularité de la nouvelle scène, aussi bien locale, nationale, qu'internationale. Surprenant par son format et sa programmation, l'événement suscite toujours autant la curiosité en offrant une vision plurielle et pointue de la création contemporaine.

Réunissant une trentaine de propositions artistiques aux croisements des disciplines (performance, danse, cirque, musique, théâtre, installation...) cette manifestation, née à Bordeaux en 2004, poursuit son rayonnement à Bordeaux Métropole mais aussi dans plusieurs villes de la région Nouvelle-Aquitaine.

- Bordeaux Métropole : Glob Théâtre, La Manufacture CDCN, Marché de Lerme, Halle des Chartrons, Le Performance, Espace29, Cinéma Utopia, Atelier des Marches, Espace Jean Vautrin, Théâtre des Quatre Saisons
- Nouvelle-Aquitaine : Agora PNC Boulazac, Espaces Pluriels Pau, L'Avant-Scène Cognac, CCM Jean-Moulin Limoges

Les artistes incontournables :

- Marcella Santander Corvalan qui incarne toutes les femmes fléchies de la terre avec "DISPARUE"
- L'objet dansant non-identifié "RUMINANT RUMINANT" du duo canadien Brice Noeser et Karina Iraola
- Les interprètes fétiches de Jan Fabre : Annabelle Chambon et Cédric Charron et leur projet de laboratoire performatif "SIT ON IT"
- Le.la performeur.euse iranien.ne Sorour Darabi
- Le 1er solo de Leila Ka "PODE SER"
- L'incidence d'une rencontre entre Gaëlle Bourges et Gwendolin Robin
- Elsa Guérin en création avec une expérience chorégraphique hybride "ExPOSITION, flotter dans la nuit électrique"

VENDREDI 11 JANVIER 2019

FESTIVAL TRENTE TRENTE : LA FORME COURTE A L'HONNEUR A BORDEAUX



Festival de la Forme courte – 16e édition – Bordeaux métropole, du 18 au 31 janvier 2019.

Le Festival Trente Trente ouvre sa 16e édition le 18 janvier prochain. Au menu de ce festival pas comme les autres, dédié spécifiquement aux formes courtes (performance, danse, théâtre, Cinéma, installation...), une vingtaine de propositions audacieuses et décalées d'artistes volontiers expérimentateurs et novateurs. Beaucoup de jeunes artistes en devenir donc, mais aussi quelques uns déjà fort repérés et désormais incontournables comme Claudio Stellato, Thibaud Croisy, Gaelle Bourges, ou encore Mathieu Desseigne-Ravel...

Bref, beaucoup d'oeuvres surprenantes et parfois même exceptionnelles à découvrir et à déguster en format court, pour un festival à nul autre pareil, véritablement primordial pour la santé de la jeune création contemporaine.

Écoutons son Directeur artistique et fondateur Jean-Luc Terrade :

« En réunissant des formes radicales et des écritures nouvelles, en se jouant des genres et des disciplines, Trente Trente propose une résistance à la pensée générale dominante et se veut un espace de contradiction et parfois de désordre.

Les formats courts de cette 16ème édition, choisis en dehors de toutes considérations autres qu'artistiques, explorent des univers souvent éloignés de nos habitudes de penser. Des mondes fragmentés, éclatés, de destruction, d'abandon, mais aussi de résistance, de tendresse ou de sensualité !

Trente Trente ne considère pas le spectateur comme un consommateur immobile, calibré, respectueux, et tente de lui faire vivre une incessante transformation tout au long d'une soirée en l'éloignant du rituel de la « représentation » et en l'invitant à une véritable rencontre avec la pensée des artistes.

Susciter des émotions, provoquer des réactions, ne pas avoir à faire à une forme de normalité et d'uniformisation est quelque chose que je recherche et qui m'anime depuis la création de cet événement... il y a 15 ans. Cela dé-range le regard mais c'est ainsi que l'on peut espérer créer les conditions afin que la poésie puisse advenir du plateau !

Nous espérons vivement que tous ces critères soient de nouveau réunis pour cette édition, sans nous interdire pour autant la prise de risque et le droit à l'erreur. » –Jean-Luc Terrade

Image : INCIDENCE de Gaelle Bourges et G.Robin

JEUDI 10 JANVIER 2019

FESTIVAL TRENTE TRENTE : UNE 16^e EDITION TONIQUE ET TONIFIANTE !



Festival de la Forme courte – 16^e édition – Bordeaux métropole, du 18 au 31 janvier 2019.

« La poésie suprême n'a d'autre but que de tenir ouvertes les grandes routes qui mènent de ce qu'on voit à ce qu'on ne voit pas ». M.Maeterlinck

Le Festival Trente Trente ouvre sa 16^e édition le 18 janvier prochain. Au menu de ce festival pas comme les autres, dédié spécifiquement aux formes courtes (performance, danse, théâtre, Cinéma, installation...), une vingtaine de propositions audacieuses et décalées d'artistes volontiers expérimentateurs et novateurs. Beaucoup de jeunes artistes en devenir donc, mais aussi quelques uns déjà fort repérés et désormais incontournables comme Claudio Stellato, Thibaud Croisy, Gaelle Bourges, ou encore Mathieu Desseigne-Ravel...

Bref, beaucoup d'œuvres surprenantes et parfois même exceptionnelles à découvrir et à déguster en format court, pour un festival à nul autre pareil, véritablement primordial pour la santé de la jeune création contemporaine. A suivre sur INFIERNO dès le 18 janvier prochain !

Écoutons son Directeur artistique et fondateur Jean-Luc Terrade :

« En réunissant des formes radicales et des écritures nouvelles, en se jouant des genres et des disciplines, Trente Trente propose une résistance à la pensée générale dominante et se veut un espace de contradiction et parfois de désordre.

Les formats courts de cette 16^e édition, choisis en dehors de toutes considérations autres qu'artistiques, explorent des univers souvent éloignés de nos habitudes de penser. Des mondes fragmentés, éclatés, de destruction, d'abandon, mais aussi de résistance, de tendresse ou de sensualité !

Trente Trente ne considère pas le spectateur comme un consommateur immobile, calibré, respectueux, et tente de lui faire vivre une incessante transformation tout au long d'une soirée en l'éloignant du rituel de la « représentation » et en l'invitant à une véritable rencontre avec la pensée des artistes.

Susciter des émotions, provoquer des réactions, ne pas avoir à faire à une forme de normalité et d'uniformisation est quelque chose que je recherche et qui m'anime depuis la création de cet événement... il y a 15 ans. Cela dé-range le regard mais c'est ainsi que l'on peut espérer créer les conditions afin que la poésie puisse advenir du plateau !

Nous espérons vivement que tous ces critères soient de nouveau réunis pour cette édition, sans nous interdire pour autant la prise de risque et le droit à l'erreur. » –Jean-Luc Terrade

Image : « Pode ser » de la chorégraphe Leila Ka – Photo Yoann Bohac

Mardi 29 janvier 2019

Ligeti au clavecin par Justin Taylor

Le festival Trente Trente, dédié à la forme courte, invite le jeune prince du clavecin : Justin Taylor. Il présente le programme de son dernier disque, « Continuum » dans lequel il a eu l'audace, payante, de marier musique baroque (Scarlatti) et musique contemporaine (Ligeti). Taylor y avait montré comment Ligeti, compositeur



Justin Taylor. PHOTO J. B. MILLOT

de la modernité, pouvait s'exprimer avec l'outil du passé, le clavecin. Il jouera trois pièces courtes de Ligeti, histoire de souligner le génie de l'inventeur et la virtuosité de l'interprète.

Judi 31 janvier, Théâtre des Quatre Saisons de Gradignan. 12 et 18 euros.

www.trentetrente.com



Dimanche 27 janvier 2019

Pau : la mémoire de la danse



Marcela Santander Corvalán s'inspire d'une danse japonaise accroupie, prétexte à un voyage dans le temps et l'espace.

© DR

« Ecce (H) omo », du Brésilien Paul/a Pi, et « Disparue » de la chorégraphe chilienne Marcela Santander Corvalán, deux pièces pour voyager dans l'histoire de la danse.

Espaces Pluriels en partenariat avec le Festival Trente Trente - Rencontres de la forme courte présentent, mercredi soir, deux pièces : « Ecce (H) omo », du Brésilien Paul/a Pi, et « Disparue » de la chorégraphe chilienne Marcela Santander Corvalán. Deux pièces qui témoignent de la réflexion de jeunes chorégraphes sur leur propre héritage et des grandes figures de la danse du XXe siècle.

Avec Ecce (H) omo, un magnifique solo, Paul/a Pi signe un essai sur la mémoire de la danse à travers un cycle de cinq créations qui ont chacune pour genèse un affect humain (la Vanité, le Désir, la Haine, la Peur et l'Amour) où apparaît une image fugace de la chorégraphe allemande Dore Hoyer (1911-1967). Il y exploite le documentaire, la performance, le concert et le spectacle, véritable archive de l'œuvre inclassable dont il s'inspire.

Artiste chorégraphique d'origine brésilienne vivant en France, Paul/a Pi développe depuis 2010 ses propres projets chorégraphiques. Il a réalisé et dirigé les cinq éditions du projet Free to Fall São Paulo (nuit d'exquises artistiques) et travaillé en tant que musicien professionnel pendant plus de dix ans. Il a créé en France les soli « Ecce (H) omo » en mars 2017 et « Alexandre » en mai dernier.

Pour le solo « Disparue », la seconde pièce qui sera présentée mercredi soir, Marcela Santander Corvalán part d'une posture extraite du duo « Époque », créé avec Volmir Cordeiro en 2015 autour de danses de femmes du XXe siècle. Elle s'inspire en particulier d'une danse japonaise accroupie. Partant de cette position, elle fait un voyage dans le temps, depuis les Andes précolombiennes jusqu'aux formes les plus actuelles, incarne toutes les femmes, de la courtisane à la déesse et jusqu'à la reine du dance-floor.

Marcela Santander Corvalán est native du Chili. Elle s'est formée à la danse-théâtre à Milan, puis à la danse contemporaine au Centre national de danse contemporaine d'Angers. Elle développe ses propres projets depuis 2014.

« Ecce (H) omo » et « Disparue », mercredi 30 janvier, à 20h30, au théâtre Saragosse, à Pau. Tarifs : de 14 à 22 € ; 10€ pour les moins de 12 ans. Durée : 1h30 avec entracte. Renseignements au 05 59 84 11 93.

Vendredi 25 janvier

« Alter ego, le regard à quatre yeux »

Dans le cadre du festival Trente Trente Les Rencontres du court, l'Espace 29 accueille Bernard Brisé (né en 1966 à Lormont) avec une série photographique baptisée



« Stéphanie » / portrait.

PHOTO BERNARD BRISÉ

« Alter ego ». L'ensemble associe des portraits d'hommes et de femmes dans des tête-à-tête convoités ou contraints, complices ou ambivalents. Dans l'interaction, la rencontre et la perturbation des regards et des postures s'enfante une pluralité d'interférences, de lectures et d'interprétations.

Jusqu'au samedi 2 février, Espace 29, 29 rue Fernand Marin, Bordeaux. Entrée libre tous les jours sauf dimanche et lundi de 15 h à 19 h. L'artiste est présent sur place les samedis. 05 56 17 05 77.
www.trentetrente.com

Mercredi 23 janvier 2019

Au ras des planches

FESTIVAL Les Rencontres du court reviennent sur la Métropole bordelaise ce soir avec des performances singulières dont le corps humain est le sujet principal

Céline Musseau
c.musseau@sudouest.fr

L'artiste regarde le monde autrement que le commun des mortels, et il est là pour nous rappeler quelques évidences. Marcela Santander Corvalán, artiste chilienne installée depuis dix ans en France, vient rappeler avec « Disparue » que s'accroupir est une posture en voie de disparition en occident. On ne s'accroupit plus. Ou très peu. Mais pourquoi s'est-on éloigné du sol ? Cette deuxième création, qui est un solo, relève presque d'une recherche anthropologique.

« Avec cette pièce, j'ai ressenti le désir de déconstruire la verticalité, explique-t-elle. J'ai fait une sorte de travail archéologique, et tenté de chercher d'autres formes, qui ne relèvent pas forcément de l'humain mais aussi de l'animal, du végétal. De construire un corps plus proche du sol ». Ancrée au plus de la scène et des planches.



« 10 » de Claudio Stellato, « La chair a ses raisons » de Mathieu Dessigne, et Marcela Santander Corvalán dans « Disparue », une histoire de posture. PHOTOS MIRABEL WHITE, HUBERT AMIEL ALAIN MONOT

Une pulsation

L'autre aspect original du travail de Marcela est cette touche « anthropo-chorégraphique », avec une vraie recherche sur les modes de vie et mouvements des humains au fil du temps.

« J'ai fait des études d'histoire, j'ai le désir de faire ressurgir ce qui est caché ou oublié. En Asie, en Afrique, on s'accroupit toujours. Moi-même, je suis d'Amérique latine, je suis chilienne et les peuples indigènes vivaient beaucoup accroupis. J'ai ainsi étudié des poteries précolombiennes, d'environ 5000 ans, la plupart évoquant des situations érotiques, avec des femmes accroupies. Dans la peinture, cette posture, pendant longtemps, n'a pas été représentée, considérée comme vulgaire. Les femmes étaient toujours de profil et les jambes fermées. Je travaille donc beaucoup à partir d'archives. Après cette déconstruction, je réinvente d'autres histoires, d'autres corps. Je m'inspire aussi de

l'actualité, des danses de rue, ou en boîtes de nuit.

« Disparue » travaille ces postures dans un univers sonore qui relève plus de la pulsation que de la musique, une pulsation constante et persistante.

Lors de ce parcours du festival Trente Trente, Les Rencontres du court, organisé entre Bègles et Bordeaux, on découvrira également « 10 » où le chorégraphe Claudio Stellato, revisite avec précision et le sens de l'absurde les gestes de la construction. Quant à Mathieu Dessigne, par des jeux de lumières, il fait osciller le corps entre beauté et monstruosité.

Trente Trente, jusqu'au 31 janvier. Ce soir, « 10 » de Claudio Stellato, à 19 h 30 Espace Jean-Vautrin (ex-chapelle de Mussonville) à Bègles. « Disparue » à 20 h 45, suivi de « La chair a ses raisons » de Mathieu Dessigne à 22 h, à la Manufacture CDCN à Bordeaux.
www.trentetrente.com

On y était samedi dernier

Le premier rendez-vous bordelais des Rencontres de la forme courte a été largement à la hauteur des espérances d'un public aussi averti que curieux. Nous n'avons pas pu voir la première proposition d'Arnaud Poujol, mais le trio de « Étude en rouge » a offert un voyage esthétique réussi, une bal (l) ade sonore dans les prairies de natives américains, une chevauchée poétique qui avait du souffle. Rien à voir avec cette autre cavalcade affolée/affolante de « Sit on it », par un autre trio - Belot/Chambon/Charron- et leurs « stagiaires » de la semaine qui ont offert une performance des plus joyeuse, régressive, avec un travail corporel précis et puissant. Nudité, déguisement, cris, rires, ce groupe éphémère a nourri une folia contemporaine des plus réjouissantes.



« Sit on it », une folia contemporaine. PHOTO PIERRE PLANCHENAU

Mardi 22 janvier

RENDEZ-VOUS

Dordogne Libre
4 Allée d'Aquitaine
24000 Périgueux
www.dordognelibre.fr

THÉÂTRE L'Agora propose une soirée avec le festival Trente Trente, à la croisée entre différentes formes d'art : théâtre, musique, danse et cirque.

Quatre spectacles pour une soirée à couper le souffle

Ce soir à partir de 20 heures, l'Agora accueille la soirée Trente Trente, avec quatre formes courtes à la croisée des disciplines. Trente Trente se joue des genres et des disciplines et donne la parole aux artistes de la création contemporaine. À cette occasion, l'Agora accueille quatre propositions audacieuses dont deux créations le temps d'une soirée. Pour débiter, le collectif Tarabiscoté propose *Équilibre précaire*, à l'auditorium. Dans la mythologie grecque, Chronos est un dieu primordial personnifiant le temps. Ici, il ne s'agit pas d'une divinité, mais bien d'un technicien travaillant à son échelle sur l'un de ses rouages. Il veille à son bon fonctionnement. Pourtant, le temps s'accélère, se ralentit, s'arrête... À l'image d'une horloge dérégulée, il propose de vivre le temps d'un moment suspendu.

Un moment entre jonglage et danse

Puis à 20 h 30, c'est Elsa Guérin qui entrera en scène, toujours à l'auditorium, avec *Exposition*. Une performance hybride de jonglage et danse, entre obsessions géométriques, inclinations fantasmagoriques et impulsions visuelles ou sonores. À la fois sujet et objet, le



Embrase moi sera une véritable expérience émotionnelle, à 21 h 30. PHOTO DR

corps tracerait un parcours rituel. La partition se déclinerait dans des vocabulaires divers, de jonglage plus ou moins ancien, de danses modernes plus ou moins libres et autres attitudes intenables du corps en société. Gestes et mouvements seraient souvent décomposés jusqu'à l'os, répétés comme motifs et impressions. Ce serait aussi une exploration de la solitude de l'être et

ce qu'il investit dans les objets, une expérience sur le corps, sa représentation, son impertinence et son émancipation.

Un certain regard

À 21 h 30, Kaori Ito et Théo Touvet s'empareront de l'auditorium pour donner le très sensuel *Embrase moi*. Après leur récente rencontre, Kaori et Théo rendent hommage à tou-

tes celles et ceux qu'ils ont aimés et qui les ont préparés à d'autres amours. Créant à deux voix, ils livrent sans fausse pudeur à la manière d'un journal de bord leur anatomie amoureuse. Fragments de lettres de rupture, promesses vaines, déclarations, mots d'amour, composent ce corpus enflammé. Une expérience émotionnelle.

Enfin, ce sera direction le Cube cirque pour *Sabordage*. La compagnie La Mondiale générale s'est dit qu'il était peut-être temps de prendre le temps... Bizarre par les temps qui courent. Quel temps nous reste-t-il en fait ? Est-il vraiment temps de ralentir ? Ou au contraire doit-on sans cesse tendre à rattraper le temps perdu ? Tant il est temps pour nous de disparaître... L'homme a-t-il le temps de se sauver de lui-même ? *Sabordage* est une pièce courte de cirque pour quatre acteurs acrobates. Un cirque d'auteur créateur de débats. Un cirque humain où il est question d'équilibres et de situations absurdes, de beauté et d'auto-destruction.

Ce soir à l'Agora à partir de 20 heures.
Tarifs : plein 20 €, relais 15 €, réduit 10 €, moins de 18 ans 6 €.
Renseignements :
billetterie@agora-boulazac.fr,
www.agora-boulazac.fr
ou 05 53 35 59 65.

SUD OUEST dimanche

Dimanche 20 janvier 2019

Festival

L'art fait court, la preuve par 30/30

Ils sont artistes, variés et contemporains, plasticiens, musiciens, danseurs, comédiens, circassiens. Leur point commun ? Leur capacité à la concision dans leur art, à la brièveté, à la radicalité. Au festival Trente Trente, les Rencontres du court, ils pourront s'exprimer jusqu'à la fin du mois. Cette semaine, parmi d'autres, il y

aura le jongleur Floris Bosser (15 minutes pour « Équilibre précaire ») et la danseuse/jongleuse (photo) Elsa Guérin (25 minutes pour « Exposition »), mardi, à l'Agora de Boulazac (24). Le chorégraphe du bricolage Claudio Stellato (20 minutes pour « 10 ») sera mercredi à l'Espace Jean-Vautrin à Bègles (33). Il y a aussi des indisciplinés, des bavards qui peuvent aller jusqu'à

50 minutes, comme le danseur Paul/A Pi, mercredi 30 janvier, aux Espaces Pluriels à Pau. Ne tardez pas pour réserver car les Rencontres, inventées et dirigées par Jean-Luc Terrade, connaissent un succès croissant depuis seize ans.

Joël Raffier



Elsa Guérin.

©MATTHIAS BEALDOIN

Bordeaux-Métropole, Boulazac (24), Cognac (16), Pau. Jusqu'au 31 janvier. Spectacles à 12 et 20 €. www.trentetrente.com

Sortir en Gironde

30-30 : on performe en petites formes

SPECTACLE VIVANT Les 16^e Rencontres de la forme courte débutent aujourd'hui en région et accueillent plusieurs propositions originales samedi à Bordeaux

Céline Musseau

Déranger, fuir la normalité et l'uniformité, inventer, inviter des artistes qui cherchent, mais ne trouvent pas toujours, c'est cette grande liberté qui anime Trente Trente, Rencontres de la forme courte depuis seize ans. Le metteur en scène des Marches de l'été, Jean-Luc Terrade, est resté depuis les débuts fidèle à cette ligne, en privilégiant des formes courtes, - en moyenne une trentaine de minutes -, s'enchaînant lors de parcours qui dévoilent quelques pépites. Ce samedi, premier jour du festival à Bordeaux, - il aura débuté ce vendredi à Limoges - il innove avec une journée de laboratoires performatifs.

Laboratoire performatif

« Dédale park remix » ouvre cette journée à 15 heures, sur un texte et dans une mise en scène de l'écrivain Amaud Poujol. Il évoque la relation pas toujours simple entre un frère et une sœur, le premier en situation de handicap (non simulé) et la seconde aussi, mais elle joue, c'est une actrice. Ils s'appellent Quickie et Orkyn, des noms de marque de fauteuil roulant. (15 h à l'Atelier des Marches).

« C'est la 3^e année que nous participons aux Trente Trente, soulignent Annabelle Chambon et Cédric Charron, « stars » en matière de performance. Jean-Luc a une grande confiance en nous pour accepter de partir à l'aventure ». Ainsi, en com-



« Sit on it » avec le trio Chambon/Charron/Belot. PHOTO MATHIAS LEURY

pagnie d'un autre performeur de choc, Jean-Emmanuel Belot, ils vont présenter « une tentative de montage d'un happening en six jours ». Avec 8 participants/stagiaires, « Sit on it » est un laboratoire performatif, que chacun a nourri en échangeant autour de l'idée d'exorciser la tyrannie, tout en convoquant le concept de carnaval, ce moment subversif où l'on peut dire et faire ce qui est d'habitude interdit. (16 h 30 et 18 h au marché de Lherme). Autre trio, celui composé d'Isabelle Jelen, Tiziana Bertoncini et Monsieur Gadou qui offrent un

concert, une composition musicale inspirée de « La partition rouge » une anthologie réunissant des poèmes et chants d'Indiens d'Amérique du Nord. Cette « Étude en rouge » à trois voix et plusieurs instruments à anche et cordes, sonne rock et contemporaine, pour palper toute la poésie de ces « natives ». (16 h 30 à l'Atelier des Marches).

« Laboratoires de création », samedi 19 janvier. Gratuit sur réservation. Festival Trente Trente, du 18 au 31 janvier sur Bordeaux Métropole et en région. www.trentetrente.com



« Dédale park remix ». PHOTO CLEMENCE POUJOL



« Étude en rouge ». PHOTO THERRY & BRUNO LAHONTAA

La création en vedette

BOULAZAC

L'Agora accueillera la soirée Trente trente avec deux pièces inédites, mardi 22 janvier

C'est devenu un rendez-vous annuel. Le festival Trente trente, les rencontres de la forme courte, se décentralisera à l'Agora de Boulazac-Isle-Manoire, mardi 22 janvier.

Pluridisciplinaire et axé sur la création contemporaine, il propose une approche originale avec des spectacles d'une durée n'excédant pas une demi-heure.

Animé par Jean-Luc Terrade et sa compagnie des Marches de l'été, il est ancré depuis quinze ans dans l'agglomération bordelaise. Depuis, il a élargi ses horizons. Cette édition, qui se déroulera de ce vendredi 18 et jusqu'au jeudi 31 janvier, sera accueillie également à Cognac (16), Limoges (87) et Pau (64).

Des découvertes

À Boulazac, la programmation de la soirée a été réalisée en étroite col-



« Embrase-moi », un ballet de Kaori Ito et Théo Touvet. PHOTO LAURENT PHILIPPE

laboration par Frédéric Dumerin, directeur de l'Agora, et Jean-Luc Terrade. L'accent sera mis sur le cirque et la danse. Quatre spectacles seront à l'affiche, dont deux créations. Artiste formé à l'école de cirque de Bordeaux et fondateur du Collectif Tarabiscoté, Floris Bossier donnera la première d'« Équilibre précaire ». C'est une courte pièce qui associe jonglage et mât chinois et s'interroge sur le temps.

Autre découverte, la nouvelle

pièce d'Elsa Guérin. Artiste associée au Sirque, le pôle national de Nexon (87), elle a déjà été reçue à l'Agora, notamment dans « Slow Futur ». Elle présentera cette fois « ExPosition (flotter dans la nuit électrique) ». Elle mettra en évidence les liens entre danse et jonglage, dans l'expression contemporaine ainsi que dans l'histoire, à travers les âges.

On attend également la compagnie La Mondiale générale, animée par Alexandre Denis et Timothé Van

der Steen. Quatre acteurs seront en piste dans « Sabordage », un jeu sur les équilibres, « un cirque d'auteur, créateur de débats. Un cirque humain où il est question d'acrobaties et de situations absurdes, de beauté et d'autodestruction ».

Des confidences dansées

Kaori Ito et Théo Touvet proposeront « Embrase-moi », un spectacle de « confidences parlées et dansées ». Née au Japon, Kaori Ito a été interprète de chorégraphes comme Philippe Decouflé, Angelin Preljocaj, Alain Platel, Sidi Larbi Cherkaoui... Aurélien Bory lui a dédié un de ses portraits de femmes, « Plexus ». Elle s'est lancée à son tour dans la création. « Embrase-moi » fait partie d'une trilogie de l'intime. Sur fond de mots d'amour ou de lettres de ruptures, Kaori Ito et son compagnon, Théo Touvet, explorent leurs corps et leurs sentiments.

Chantal Gibert

PRATIQUE

HEURE PAR HEURE. Pour faciliter l'accès aux représentations, les spectateurs seront répartis en deux groupes, mardi 22 janvier. Le premier partira à 19 heures, mais c'est complet.

Il reste des places pour celui qui commencera à 20 heures, « Équilibre précaire » à l'auditorium ; à 20 h 30, « ExPosition » à l'auditorium ; à 21 h 30, « Embrase-moi » à l'auditorium ; à 22 h 35, « Sabordage » au Cube Cirque à Lamoura.

TARIFS : de 6 à 20 euros. Réservations au 05 53 35 59 65.

LA SOIRÉE est donnée en coréalisation avec l'Office artistique de la région Aquitaine. Avec « Embrase-moi », à partir de 14 ans. Possibilité de restauration sur place.

Bordeaux rive gauche

MERCREDI 16 JANVIER 19

La forme courte sur le devant de la scène

TRENTE TRENTE La 16^e édition du festival, qui promeut des spectacles allant de 30 secondes à 30 minutes, démarre vendredi

Les 16^{es} rencontres de la forme courte, Trente trente, se dérouleront en Nouvelle-Aquitaine, du vendredi 18 au jeudi 31 janvier. Boulazac, Cognac, Limoges, Pau, Bègles, Bordeaux, Gradignan et Le Bouscat accueilleront les arts de la scène, théâtre, danse, musique, cirque.

Trente trente est un festival unique qui surprend par son format : les spectacles vont de trente secondes à trente minutes. Il est porté par la compagnie Les Marches de l'été et son metteur en scène Jean-Luc Terrade.

Suscitant toujours la curiosité, aux croisements des disciplines, Trente trente offre à ses différents spectacles une vision plurielle, éclectique, plus qu'originale grâce à des écritures contemporaines.

Workshops, films, photos

Cette année, il propose également des « workshops » ouverts notamment aux amateurs et encadrés par les artistes de la programmation. L'édition 2019 s'enrichit aussi d'autres voies avec, au cinéma Utopia, une série de courts-métrages et, à l'Espace 29, une exposition de photographies de Bernard Brisé.

Depuis la création du festival, il y a maintenant quinze ans, dans les différents spectacles, Jean-Luc Terrade fait la part belle à des espaces de résistance, de contradiction, de tendresse, de sensualité et de désordre. Il veut que le spectateur, loin du rituel d'une représentation, soit invité à une véritable ren-



Karina Iraola et Brice Noeser dans « Ruminant ruminant ».
Un spectacle à découvrir le 25 janvier à l'Atelier des marches.

PHOTO SONYA STEPHAN

contre avec la pensée des artistes, qu'il soit, selon son expression, « dé-rangé », qu'il vive des émotions, qu'il ait des réactions, qu'il prenne le chemin de « la poésie suprême qui n'a d'autre but que de tenir ouvertes les grandes routes qui mènent de ce qu'on voit à ce qu'on ne voit pas » (Maurice Maeterlinck).

Pas étonnant donc que cette 16^e édition emprunte des voies singulières qui valorisent la richesse et la particularité de la nouvelle

scène, aussi bien locale, nationale qu'internationale.

Trente trente a aussi pour originalité d'organiser des soirées sous forme de parcours, le public étant invité à se déplacer dans plusieurs lieux pour mieux se jouer des genres et des disciplines.

Pierre Pech

Programmation, artistes et lieux sur trentetrente.com

Tarifs : parcours de 10 à 24 euros ; pass de 20 à 60 euros.

VENDREDI 11 JANVIER 19

Vivre à Bordeaux Métropole

Les 16^e rencontres de la forme courte

MÉTROPOLE

Les 16^e rencontres de la forme courte « Trente Trente » se dérouleront en Nouvelle-Aquitaine du 18 au 31 janvier.

« Trente Trente » surprend par son format, sa programmation : les spectacles, de trente secondes à trente minutes, aux croisements des disciplines créatives, offrent une vision plurielle, éclectique, particulière, innovante et exigeante des arts de la scène.

Dans son éditorial présentant ce festival unique en son genre, le directeur artistique de la compagnie Les Marches de l'Été qui porte cet événement, Jean-Luc Terrade, cite Maurice Maeterlinck, pour qui « la poésie suprême n'a d'autre but que de tenir ouvertes

les grandes routes qui mènent de ce qu'on voit à ce qu'on ne voit pas ». Poétiques sont les routes de cette 16^e édition qui valorisent la richesse et la particularité de la nouvelle scène, aussi bien locale, nationale qu'internationale.

L'édition 2019 verra Boullazac, Cognac, Limoges, Pau, Bègles, Bordeaux, Gradignan et Le Bouscat accueillir les arts de la scène, du théâtre, de la danse, de la musique, du cirque. À Bordeaux, elle est enrichie de nouvelles propositions avec une série de courts-métrages à l'Utopia et une exposition de photos de Bernard Brisé à l'Espace 29. À cela s'ajoute la nouveauté des « workshops » qui offrent la possibilité aux danseurs, performeurs, musiciens ou comédiens, amateurs, étudiants



Équilibre précaire, une création de Floris Bossier.

Ph. Eyes Unclouded

ou professionnels, de suivre des ateliers encadrés par les artistes de la programmation.

L'originalité de « Trente Trente », ce sont aussi ces soirées organisées sous forme de parcours : le public se déplace

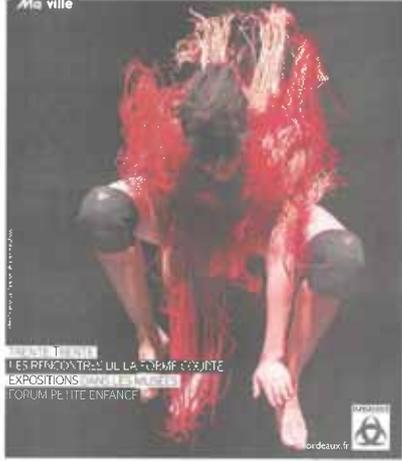
dans plusieurs lieux pour mieux se jouer des genres et des disciplines.

Pierre PECH

Programmation, artistes et lieux sur www.trentetrente.com
Tarifs : parcours de 10 à 24 € ; pass de 20 à 60 €.

BORDEAUX les sorties

BORDEAUX Agenda culture, sport et loisirs DEC 2018 JAN 2019 n° 28 GRATUIT
Ma ville



LES PERFORMANCES ULTRA-FORMES COURTES
EXPOSITIONS
FORUM PETITE ENFANCE

bordeaux.fr



BORDEAUX les sorties | Décembre 2018 | Janvier 2019

AFFICHE

© Alain Monot

18 au 31 janvier

Trente trente Les Rencontres de la Forme courte

Divers lieux

Trente trente, initié et porté par la Cie Les Marches de l'Été et son metteur en scène Jean-Luc Terrade, défend depuis sa création en 2004, une programmation de formes courtes hybrides et pluridisciplinaires. Surprenant par son format et sa programmation, cet événement suscite toujours autant la curiosité en offrant une vision plurielle et pointue des arts vivants. Un rendez-vous unique qui interroge les écritures contemporaines avec une programmation à la fois éclectique et exigeante, valorisant la richesse et la particularité de la nouvelle scène, aussi bien locale, nationale, qu'internationale. La vitalité plurielle des arts de la scène se dévoile en janvier à Bordeaux Métropole et en Nouvelle-Aquitaine avec une trentaine de propositions artistiques aux croisements des disciplines (performance, danse, cirque, musique, théâtre, installation).

www.trentetrente.com

BORDEAUX

mag.

Bordeaux voit la vi(II)e
en vert

— DOSSIER

L'agriculture se fait une place
dans la ville

— ENTREPRENDRE

n° 461 janvier 2019

bordeaux.fr



ACTUALITÉ

TRENTE TRENTE - LES RENCONTRES DE LA FORME COURTE



© A. Minot

Trente Trente, initié et porté par la compagnie Les Marches de l'été et son metteur en scène Jean-Luc Terrade, défend depuis sa création, en 2004, une programmation de formes courtes hybrides et pluridisciplinaires. Un rendez-vous unique qui interroge les écritures contemporaines avec une programmation à la fois éclectique et exigeante, valorisant la richesse et la particularité de la nouvelle scène, aussi bien locale, nationale, qu'internationale. La vitalité plurielle des arts de la scène se dévoile en janvier à Bordeaux Métropole et en Nouvelle-Aquitaine avec une trentaine de propositions artistiques aux croisements des disciplines (performance, danse, cirque, musique, théâtre, installation).

18 au 31 janvier

www.trentetrente.com

JUNKPAGE

JANVIER 19

TRENTE TRENTE La 16^e édition du festival continue de proposer des formes artistiques que l'on ne voit pas (souvent) ailleurs : du court, du bizarre, de l'inclassable, du dérangent. Aux frontières du trouble, Trente Trente essaime désormais sur toute la Nouvelle-Aquitaine. En attendant d'autres destinations dans un futur proche. Gros plans sur quelques lignes fortes et nouveautés 2019.



Marcela Santander Corvalán, Disparue

EN TOUS GENRES

1. Transgenre

Sans s'en rendre compte, dit-il, Jean-Luc Terrade, maître de Trente Trente depuis ses débuts, a programmé cette année trois artistes transgenres. Sorour Darabi avance depuis deux soli dans une direction performative où tout se mêle danse, texte, chant, conférence. Et l'autobiographie iranienne comme toile de fond. *Fardis*, ce solo qui l'a découvert.e, questionne la langue française : « Comment penser le genre dans une langue qui donne un sexe aux idées ? En français, un objet qu'on n'arrive pas à nommer, on l'appelle une chose. Alors, un corps qu'on n'arrive pas à genrer, c'est une chose ? Une chose, en français, c'est féminin. Alors, toutes les choses sont féminines ? » Depuis il y a eu *Savusün* et *Alexandre*, aux côtés de Paul/a Pi, danseuse brésilienne rencontrée au master exerce du centre chorégraphique de Montpellier. Tous ces deux ayant aussi décidé de brouiller les pistes sur le plateau, comme ce *Ecce Homo* présenté à Pau. Paul/a Pi s'y inspire des danses de Dore Hoyer, danseuse expressionniste allemande, autour de cinq affects : orgueil/vanité, désir, haine, peur, amour. L'occasion d'ausculter la notion d'archives, de ré-interprétation, de l'appropriation aussi. Et puis, créé aux Sujets à vif d'Avignon, il y aura *L'Invocation* à la muse de Vanasay Khamphommala et Caritia Abell. Des parcelles de BDSM, des zestes de performance, des soupçons de poésie, pour un duo qui bouscule les assignations genrées de la muse antique.

2. Femmes

Sur les 32 artistes invités de la 16^e édition, une douzaine sont des femmes. Soit un petit

pic, même si 30/30 n'est pas encore à du 50/50. On verra donc Leïla Ka, dans son solo *Fonde ser* au Performance, les chorégraphes Gaëlle Bourges, Gwendoline Robin et Kaori Ito lancées dans de drôles de duos à Cognac et Elsa Guérin avec son exposition circassienne à Boulazac. Sans toutes les citer, on retiendra la venue de la danseuse chilienne Marcela Santander Corvalán et son solo *Disparue* en trois lieux différents (Limoges, Bordeaux, Pau). La danseuse, qui travaille depuis longtemps aux côtés de Mickaël Phélippeau, a collaboré avec Dominique Brun et fait équipe avec Volmir Cordeiro – un autre habitué de Trente Trente –, tient dans ce solo une position accroupie. « Je plonge dans cette posture fantôme, proche du sol, pour visiter la mémoire des gestes qui la constituent. » De cette position basse, elle fait pièce, rapprochant bassin et sol, mais aussi bassin et visage mobile, dans une nouvelle circulation des appuis et du mouvement. Dans son habit rouge et de franges, ce grand pli décentre aussi nos regards, générant des images venues de postures et de cultures lointaines. Une cérémonie d'en bas et de l'au-delà.

3. Cinéma

C'est le retour de la soirée Trente Trente à l'Utopia, qui a déjà existé il y a longtemps. « sept ou huit ans » hésite Terrade, et rassemble cette année quatre courts métrages choisis pour leurs formats et leurs qualités plastiques. Ainsi on passera des *Indes Galantes* de l'acclamé Clément Cogitore, photographe et cinéaste, commandé par la 3^e scène de l'Opéra de Paris, où des *krumpers* se retrouvent au

plateau vénérable de l'opéra Garnier, pour réinterpréter du Rameau avec ferveur et subtilité, au plus expérimental *Quelle chose des hommes* de Stéphane Mercurio, troublant échange entre un père et un fils. *The Barber Shop* de Gustavo Almenera et Émilien Cancet raconte comment, dans la jungle de Calais, les séances de coiffeur improvisé ramènent les hommes à des pensées intimes et des drames vécus. Quant à *Habano* d'Édouard Salier, il commence lui aussi chez le coiffeur pour dériver ensuite dans *La Havane* version dystopique. Le réalisateur bordelais signe là un moyen métrage noir et blanc léché, où caméra au poing, il suit son personnage dans une Havane des temps futurs, dévastée par la guerre et la pollution.

4. Futur(s)

Trente Trente va-t-il continuer sur sa lancée les années à venir ? Continuer sur son expansion régionale ? Terrade rumine encore d'aller respirer un peu ailleurs. Plus loin encore que Pau et Limoges, avec des envies parisiennes dès 2021. Sans perdre de vue les partenariats régionaux, d'autant que de nouveaux s'annoncent, notamment avec Saintes, il préférerait un Trente Trente en plusieurs temps. Bordeaux en janvier, puis ailleurs au printemps. Histoire que les formes de rue puissent aussi y trouver leur place. À suivre, **Stéphanie Pichon**

Trente Trente

du vendredi 18 au jeudi 31 janvier. www.trentetrente.com



Déjà 15 ans que Trente Trente propose un festival unique, à base de spectacles courts : de 30 secondes à 30 minutes (le plus souvent). La 16^e édition aura lieu du 18 au 31 janvier prochains, et, même si elle s'est étendue à Limoges, Pau ou Bou-lazac, son noyau dur reste l'agglomération bordelaise. Majoritairement autour des arts de la scène (théâtre, danse, musique, cirque...), mais avec quelques ouvertures sur la photographie (une exposition de Bernard Brisé à Espace 29) et au cinéma (une série de courts-métrages à l'Utopia). Pour le reste, Jean-Luc Terrade et son équipe restent fidèles à quelques artistes déjà programmés, comme le metteur en scène Thibaud Croisy, le performeur Olivier de Sagazan ou le chorégraphe Claudio Stellato. Mais ils proposent aussi des ouvertures notables, comme ce combat de boxe traduit en musique électroacoustique par Baron Oufo, ou ces pièces de Ligeti adaptée au clavecin par le jeune prodige Justin Taylor (photo). Les places sont déjà en vente (parcours de 10 à 24 €, pass de 20 à 60 €. 05 56 17 05 77 - trentetrente.com). PHOTO DR

**ARTS DE LA SCÈNE,
ET AUTRES**
**Trente Trente
se prépare déjà**



HAPPE:N



Arts de la scène

Sit on it — Laboratoire performatif

By Lucie Scribe | 29 janvier 2019

Du 14 au 19 janvier 2019, le festival Trente Trente a vécu dans l'effervescence de l'atelier performatif Sit on it, aboutissant à une « monstration » publique. J'y étais...

Par un après-midi pluvieux de janvier (doux pléonasme), je traverse Bordeaux à vélo vers le Marché de Lorme où se déroule l'atelier, éprise de curiosité, d'excitation, avec une pointe d'appréhension sur ce qui m'attend. Je vais observer le travail d'Annabelle Chambon et de Cédric Charron, performeurs chez Jan Fabre, de Jean-Emmanuel Belot leur complice musicien, et de huit performeurs sélectionnés. Ce que je vais y trouver ? Mystère... Je le fantasme subversif, décalé, déjanté (spoiler : je ne serai pas déçue).

Roulant sur les pavés des anciennes rues du quartier Fondaudège, j'arrive donc cahin-caha place de Lorme, qui accueille ce joli lieu de manifestations culturelles. Visuellement, rien n'apparaît de cet ancien marché couvert du XIXème, dont les larges baies vitrées sont protégées des curieux (comme moi !) par des rideaux tirés. Les indices seront sonores puisque s'échappe une musique forte, lourde, limite trance, accompagnée de cris et autres sons énigmatiques. Mon anxiété s'accroît... Après avoir franchi la porte le plus discrètement possible, je me retrouve face à tous les protagonistes d'un coup (entrée discrète ratée !). L'endroit circulaire est occupé par un DJ perché en hauteur et 10 performeurs, alignés côte à côte, en sous-vêtements, coussin scotché au ruban adhésif marron sur le ventre et bonnet (d'âne ?) en papier kraft sur la tête. Le ton est donné ! Ils sont en train de scander, les uns à la suite des autres, les mots : « Peur ! Travail ! Pornographie ! Bien-être ! Mort ! », tout en mimant chacun de leurs propos avec forces vocalises à l'appui. L'image est forte ! Après un accueil chaleureux et de rapides présentations, leur travail se poursuit. S'ensuit, en vrac, une tentative absurde de suicide avec tous les objets (hétéroclites) à disposition, une (double) fessée déculottée, une extraction (résurrection ?) d'un cercueil tel un surgissement de gâteau d'anniversaire géant, une danse extatique sur l'air de Sur le pont d'Avignon, remixé façon jeu vidéo des années 90. Tour à tour intriguée, dérangée, amusée, enchantée de cette effervescence foutraque et de cette énergie communicative, je ne suis pas déçue de cet aperçu (oui j'avais spoilé, mais je confirme !).



C'est ensuite au détour du vernissage de l'expo du photographe Bernard Brisé à l'Espace 29, lançant le festival (visible jusqu'au 2 février), que je rencontre Cédric Charron, un des initiateurs du projet, Clément Muratet et Nicolas Meusnier, deux performeurs bordelais. Trois rencontres, trois discours, trois visions qui se rejoignent, se répondent et éclairent mes interrogations autour de la performance et du processus de création.



HAPPE:N

Cédric Charron fait partie de la compagnie Troubleyn de Jan Fabre (dont trois des spectacles ont été programmés lors du dernier FAB) et est enseignant du Jan Fabre Teaching Project. Il développe aussi des laboratoires performatifs avec Annabelle Chambon et Jean-Emmanuel Belot.

Lucie : La notion de performance me questionne. Dans une performance, on s'attend à être dérangé, plus qu'au théâtre ou tout autre spectacle.

Cédric Charron : Oui, mais ce qu'on a nommé performance, initialement, ça vient de l'univers des arts plastiques. C'était un one shot, quelque chose qui se faisait qu'une fois et avec un engagement tel que ce n'était pas reproductible. Günter Brus, l'actionniste viennois, qui se recoud une jambe, il ne peut le faire qu'une fois, ou une deuxième dix ans après à la rigueur. On a collé ce mot performance sur le spectacle car on salue la performance physique des performeurs, des acteurs, des danseurs. Il y a eu un changement de définition. Nous ne sommes pas dans la reproduction de la performance classique, même si le public se pose énormément de questions par rapport à ça. Mais le point de départ n'est pas comment faire bouger le spectateur. C'est de créer une troupe avec des participants, pas des stagiaires, et de créer un laboratoire.

: J'appelais ça un atelier mais vous parlez de laboratoire .

C.C. : On fait ça avec des adultes qui sont moteurs d'eux-mêmes. On les accueille dans notre univers et on aiguille les choses, mais chacun va être responsable de ce qu'il fait. On est là pendant cinq jours, pour créer une monstration.

: Une « monstration » ?

C.C. : Oui, on ne parle pas de spectacle mais de monstration. On montre, peut-être de manière monstrueuse, on expulse un happening, une performance, sans forcément se poser la question du spectacle. Quelque part oui, car on vient du spectacle. Mais ici on n'a pas le même timing, on n'a aucune lumière par exemple. On ne peut pas chercher à magnifier, on donne à voir quelque chose de brut. On a d'ailleurs cherché des matériaux bruts : des coussins, du papier kraft, du scotch à carton.

: Vous avez cherché des performeurs, avec l'idée de création commune. Mais vous arrivez aussi avec votre propos. Pour Sit on it, de quoi vouliez-vous parler ?

C.C. : D'exorciser les tyrannies. Pas la tyrannie mais les tyrannies, car je pense qu'elles sont multiples. On a placé cette envie de laboratoire depuis plus d'un an avec Annabelle et Jean-Emmanuel (NB : ils ont déjà créé une performance tous les trois pour le précédent festival Trente Trente). On est arrivés préparés, on sait où on va. On aurait pu prendre des participants et dire vous faites ça et ça mais ce n'est pas l'intérêt. On a mis en place des brainstormings et de ces questionnements, on se demande ce qu'on en fait, comment on va mettre en place le fait de trouver de la matière créative, susciter et titiller l'imagination. Et puis il y a un engagement physique, des actions physiques dans lesquelles on va préparer tous les participants avec des exercices.

: Comment se mélangent et se complètent votre réflexion en amont, votre cadre avec leurs questionnements, leur « matière créative » dans cet atelier ?

C.C. : Quand tu es suffisamment préparé, armé, quand tu as suffisamment fait le tour de la question, tu as épuisé les possibles. Et puis, avec Annabelle, on a 20 ans d'expérience, ça nous permet de pouvoir aiguiller. Et à partir d'un truc qui va sortir on va pouvoir aider à formuler et à performer. Sans dire une vérité parce que nous, ce qui nous intéresse, ce sont les erreurs.

: Alors dans la monstration à venir, qu'est-ce qu'on va exorciser ? Je suis arrivée à l'atelier quand vous étiez en train de scander les mots : « peur, pornographie, bien-être ». C'était impressionnant !

C.C. : On a d'abord cherché quelques clichés. Tu passes par le b.a.-ba, les premiers clichés, tu les mets de côté, tu continues à te presser le citron, tu en trouves d'autres, tu les mets de côté et encore et encore. Jusqu'à trouver des choses qui vont toucher un endroit intéressant. Après, la plus grosse tyrannie, c'est la mort. C'est la tyrannie ultime ! Pour les exorciser on va donc célébrer la vie et créer un joyeux bordel, s'amuser ! Ce qu'il ne faut pas oublier c'est que c'est un projet de 5 jours. C'est un projet dans le rush, dans l'urgence. C'est ça qui est intéressant.



SIT ON IT : LABORATOIRE PERFORMATIF (suite 2)

HAPPE:N

Clément Muratet est un performeur bordelais de 28 ans. Issu d'une formation en arts plastiques, performance puis en danse, il a créé le collectif Comment C'est maintenant ? avec son binôme Marjorie Stoker.

Lucie : Comment et pourquoi es-tu arrivé sur le projet ?

Clément Muratet : On a été choisis sur CV et lettre de motivation. J'avais envie de pratiquer autre chose que de la danse et j'avais envie de puiser dans mes limites. J'avais vu tous les spectacles de Jan Fabre au FAB et j'avais envie de me tester moi-même dans cette forme, vraiment pas classique, et d'en apprendre aussi.

: Les chorégraphes recherchaient pour ce projet des performeurs. Toi tu es un performeur, tu es un danseur aussi. Peux-tu me donner la différence entre un danseur et un performeur ?

C.M. : Un performeur, comme eux le définissent, c'est quelqu'un de vraiment pluridisciplinaire. En même temps, il y a de la performance et beaucoup de formes théâtrales, c'est très extrême. Ils sont vraiment marqués au fer rouge de Jan Fabre et on le voit dans ses créations, il n'y a pas que de la danse. Ils sont danseurs, comédiens, performeurs. D'ailleurs les performeurs qu'ils ont choisis viennent d'univers différents : arts plastiques, danse, théâtre.

: Travailler avec Annabelle Chambon et Cédric Charron, c'est travailler sur le corps, l'extrême, la pulsion. C'est ce à quoi tu t'attendais pour ce laboratoire ?

C.M. : Oui je m'attendais à peu près à ça. Et ça me faisait très peur. Je me suis inscrit et après j'étais en mode « non j'ai pas envie d'y aller ! » [rires]. Le premier jour a été très difficile, j'ai trouvé ça très violent. Ça m'a énormément stressé.

: Qu'est-ce que tu as trouvé particulièrement difficile ?

C.M. : Ils ont demandé des choses très théâtrales, d'incarner des personnages et ce n'est pas la chose que je fais facilement. Je n'avais pas d'idées, c'était la page blanche. J'ai même fait une insomnie ! J'ai réfléchi cette nuit-là et le lendemain je me suis dit qu'il fallait que je mette mon stress de côté et que j'y aille à fond et que je m'autorise à lâcher la bête. Parce que c'est ce qu'ils attendent.

: On est à la fin de cette semaine de travail. Qu'as-tu découvert en toi que tu ne t'autorisais pas avant ?

C.M. : Petit à petit je me suis rendu compte que j'étais de plus à l'aise et que je pouvais aller chercher plus loin. Quand tu es dans une dynamique très forte, extrême, tu as l'impression que rien ne peut t'arrêter. Dans une création où il y a un cadre certes, mais un cadre qui peut être dépassé, détourné, ça crée une liberté et une création qui est énorme. Ça c'est vachement plaisant. Et la performance samedi, parce que c'est là qu'on va vraiment performer, devant les gens, ça me fait flipper mais c'est très excitant.

: Cette liberté, c'est quelque chose que tu pourras garder, sans eux, lors de tes prochaines performances avec ton collectif ?

C.M. : Je vais garder certaines choses oui mais je ne travaille pas forcément sur ces sujets là en particulier et de cette manière. C'est un peu l'antithèse de mon collectif, de ma personnalité, c'est très trash. Mais c'est pour ça que j'aime bien, je suis à l'antithèse de moi-même. J'attends aussi impatiemment le retour du public.



: Le titre de ce laboratoire performatif est Sit on it – comment exorciser la tyrannie. Comment avez-vous travaillé le sujet ?

C.M. : On a d'abord travaillé sur la tyrannie en brainstorming puis en improvisation à partir de ces mots. Après on a travaillé sur le nain de jardin.

: Quel rapport avec la tyrannie ?

C.M. : Ils voulaient travailler sur des figures. Ils ont déjà travaillé sur le Schtroumpf, là c'est le nain de jardin. Il y a toute une esthétique avec le kraft, les chapeaux, les coussins.



SIT ON IT : LABORATOIRE PERFORMATIF (suite 3)

HAPPE:N

: Ah je croyais que c'était des bonnets d'âne !

C.M. : Oui, c'est aussi devenu des bonnets d'âne. Nous on le sait, on travaille là-dessus. Mais je pense que les gens ne vont pas voir ça, ils vont voir... des trucs quoi !

: Vous faites partie intégrante du processus de création. Quand je vous ai vus, j'ai vraiment eu l'impression que ça se faisait naturellement.

C.M. : Ils ont un cadre mais à partir de ce cadre, on a travaillé ensemble sur la base de nos improvisations. De ce qu'ils avaient réfléchi en amont, aussi. Après le premier jour, ils étaient aussi en improvisateurs comme nous. On est vraiment un groupe qui crée ensemble et ils ont le dernier mot.

: La tyrannie, comment allez-vous la représenter ? Parce que des fois les performances c'est tellement abstrait...

C.M. : On a des actions très concrètes mais des fois c'est tellement absurde que ça en devient abstrait je pense. Comme il y a cette idée d'extrême, assez performative chez eux, il ne faut pas trop essayer de comprendre. Il faut laisser l'esprit ouvert à toutes les images qui viennent et puis après pffuit il faut passer à autre chose !



Nicolas Meusnier est un bordelais de 28 ans. Issu des beaux-arts, il a suivi des formations en danse, chant et comédie musicale. Il propose régulièrement des performances théâtrales dans le cadre des Hors Lits.

Lucie : Pourquoi t'es-tu intéressé à ce projet ?

Nicolas Meusnier : Je connais le travail d'Annabelle, de Cédric et de Jan Fabre. Ils proposent des choses qu'en tant que spectateur, j'ai parfois du mal à vivre parce que je décroche et ça me posait problème. Il y a des choses qui m'interrogent dans leur travail, de l'ordre de la narration et ça m'intéressait donc de le vivre en tant que performeur.

: Je t'ai vu deux fois dans des Hors Lits, tu as l'habitude de travailler seul. L'idée c'était aussi de te confronter à d'autres artistes ?

N.M. : À un collectif oui. Ce qui m'intéresse c'est la rencontre. Je pars du principe que l'art est un point de rencontre. Ce qui me plaît aussi dans le terme de laboratoire, c'est le thème de recherche. On sait les éléments que l'on met en place mais on ne sait pas ce qu'on va trouver et je trouve ça super existant de se dire qu'on ne sait pas et que c'est la communauté que l'on forme ensemble qui va créer quelque chose.

: C'est vraiment l'aspect d'être partie prenante du projet qui te plaisait et que ce ne soit pas écrit d'avance.

N.M. : C'est ça, c'était bien stipulé dans l'appel à projet. Ils savaient ce dont ils voulaient traiter mais pas comment et ce qu'ils allaient faire et ça me plaisait vraiment. Être un membre actif et pas un membre qu'on va diriger. Là, après ces quatre jours, il y a vraiment un truc qui se crée avec des individualités. Ce qui me plaisait aussi était de me dire : j'y vais et je découvre. Je pose ce que j'ai dans la tête actuellement, je me laisse porter et je fabrique avec les autres de manière innocente, sans me poser de questions.

: Après ces quatre jours que retires-tu de ce laboratoire ?

N.M. : Une énorme richesse d'avoir rencontré des gens et surtout une énergie dingue qui m'a été transmise entre le training le matin, qui implique vraiment le corps, et l'improvisation l'après-midi. C'est intense !



SIT ON IT : LABORATOIRE PERFORMATIF (suite 4)

HAPPE:N

: Qu'est ce qui t'a le plus marqué jusqu'à présent ?

N.M. : Le lâcher-prise. Créer et faire des choses sans se poser de questions. Ça me plait et ça m'a surpris d'être capable de faire ça.

: Clément m'a parlé de la force de cette liberté, qui entraîne une création incroyable.

N.M. : On est même surpris de soi-même et ça débloque des choses. C'est non seulement une expérience artistique mais aussi une expérience humaine. Je pense que c'est ce que les spectateurs vont ressentir quand ils vont voir le travail, que c'est un acte artistique mais qui fédère du partage d'énergie et de recherche. Ce sont des choses dont on a besoin à l'heure actuelle.

: Comment t'ont-ils présenté la thématique de ce laboratoire ?

N.M. : L'idée est de travailler sur l'exorcisation de la tyrannie et comment à travers la figure du dérisoire que sont les nains de jardins, comment à travers cette figure du grotesque, on arrive à faire basculer cette espèce de tyrannie ambiante dans quelque chose de dérisoire et comment on joue avec des archétypes du bien et du mal. Comment on arrive à détourner les choses sans être dans le littéral. Ça aurait été facile de prendre l'image d'un dictateur ou même du mouvement des gilets jaunes, mais pour le coup ce serait plus une expérience sociale qu'artistique. Pour l'instant, ça fonctionne parce qu'on est en groupe et qu'on échange des idées. Mais savoir si ça fonctionne dans le rapport avec le public, c'est autre chose. C'est ce que j'ai ressenti en voyant le travail de Jan Fabre où je me suis demandé si ce n'était pas de l'entre soi. Reçoit-on le message quand on est à l'extérieur ? C'est pourquoi, quand je propose des formes, je demande toujours un regard extérieur à des gens qui ne sont pas artistes, cela me permet d'ajuster mon écriture tout en gardant mon identité plastique et artistique. C'est pour ça aussi que j'utilise la chanson populaire car c'est des choses qui parlent et qui sont inhérentes à chacun. Ce qui va m'intéresser samedi, c'est le retour des spectateurs, ce qu'ils voient, eux.

Mes impressions après la restitution de ce laboratoire ? Une monstration ça ne se décrit pas, ça se vit ! Mais de cette prestation déjantée, j'en repars en ayant grappillé une part de (leur) liberté que je vais jalousement garder, dans un sac en papier, scotché au chatterton, sous mon oreiller...



Le festival Trente Trente – Rencontres de la forme courte – se déroule jusqu'au 31 janvier 2019.

Annabelle Chambon, Cédric Charron et Jean-Emmanuel Belot continuent leurs laboratoires performatifs. Prochaine restitution à la Rose des vents à Lille le 2 février 2019.

Le collectif Comment c'est maintenant? de Clément Muratet propose des ateliers autour de la pratique de la performance artistique. Prochain atelier le 10 février 2019.

Nicolas Meusnier proposera une performance solo dans le cadre du Printemps des Marches les 28 et 29 mars 2019.

BORDEAUX TENDANCES

Vendredi 25 février 2019

On fait quoi ce samedi ?

Du 18 au 31 janvier, Trente Trente propose un regard sur les formes courtes actuelles et vous convie à la découverte d'artistes de la scène contemporaine. Cette seizième édition réunit 32 propositions hybrides et insolites en danse, performance, cirque, musique, théâtre, cinéma, installation et photographie à découvrir lors de parcours à Bordeaux Métropole et en Nouvelle-Aquitaine. Ce samedi, préparez-vous pour le grand parcours : 7 spectacles, 5 lieux, plusieurs parcours au choix.



Tarifs & Résas :

Parcours complet : 24€ (Tarif plein) / 16€ (Tarif réduit)

3 ou 4 spectacles : 18€ (Tarif plein) / 12€ (Tarif réduit)

En ligne sur www.trentetrente.com → <https://bit.ly/2PHSZGQ>

Par téléphone au 05 56 17 03 83

Mais aussi auprès du Glob théâtre : www.globtheatre.net ; 05 56 69 06 66

Événement Facebook



Crédit photo : Mehrdad Morejali

Cinq raisons d'aller à Trente Trente

15 Jan. 2019 dans L'aTypique / Le StéréoType / Locals Only – Bordeaux par Laurent Bigarella

On vous en parlait récemment, Trente Trente revient en Nouvelle Aquitaine du 18 au 31 janvier pour une seizième édition qui s'annonce riche. Par la mise en avant de disciplines artistiques très variées, le festival affirme sa singularité, autant sur le fond que sur la forme avec des créations courtes (une trentaine de minutes) présentées tout au long de la manifestation culturelle. Protéiforme, Trente Trente entend casser les cadres préétablis pour ouvrir les horizons de son public. Pour y voir plus clair, on a sélectionné cinq raisons pour lesquelles il faut absolument se rendre à l'événement.

Un festival ancré sur son territoire célébrant les scènes locales

L'une des spécificités de Trente Trente réside dans son déploiement quasiment inédit sur toute la Nouvelle Aquitaine. Au-delà de Bordeaux, ce sont pas moins d'une dizaine de communes de la région qui verront une partie du programme du festival se dérouler en leur sein. Limoges, le Bouscat, Boulazac, Cognac, Pau, Bègles... Ce choix illustre la volonté de l'équipe de renforcer son ancrage territorial en investissant le réseau des scènes de la région : Manufacture CDCN, au Glob Théâtre, la Halle des Chartrons, Le Performance, l'Espace 29, le cinéma Utopia...

Une diversité dans le programme

À l'heure où l'uniformisation des événements s'accroît, Trente Trente se distingue avec brio à travers une diversité assumée des propositions artistiques représentées. Du concert live à la performance ou l'exposition, en passant par des workshops, de la danse, du théâtre ou des installations : c'est peu de dire que le festival joue la carte de la pluralité et de la transversalité. Quoi de mieux dès lors que de déambuler de lieux en lieux pour découvrir cette richesse, expérimenter de nouveaux formats et se laisser conquérir par un tel foisonnement ?

Des propositions artistiques singulières pour « provoquer des réactions »

En plus de la diversité susmentionnée, on ne peut que constater et se féliciter d'une ligne et d'une identité artistique forte, qui fait la part belle aux actes engagés et forts, sur le fond et la forme là-encore. Comme l'explique Jean-Luc Terrade, à l'initiative de l'événement, il ne s'agit pas ici de proposer au public de venir subir une œuvre ou d'agir en spectateur passif. Au contraire, Trente Trente entend « susciter des émotions, provoquer des réactions ». Cette conception est l'une des grandes forces de l'événement qui souhaite donc déranger, troubler et « créer les conditions afin que la poésie puisse advenir du plateau ».



Cinq raisons d'aller à Trente Trente (suite)

Du format court, de nouvelles écritures

Exit pendant Trente Trente les interminables pièces, films ou performances. Ici, au contraire, c'est bel et bien le format court qui est mis à l'honneur. Il ne s'agit bien sûr en aucun cas de céder aux sirènes d'une époque qui ne jure que par l'instantanéité. C'est un véritable travail sur l'écriture qui est ici célébré, de même que des « formes radicales ». Un choix assumé qui fait le succès de la manifestation depuis 15 ans et qui renforce son identité.

Étienne Jaumet en live le 18 janvier au Centre Jean Moulin (Limoges)

Parmi la myriade (une trentaine) de propositions, on a notamment repéré le live d'Étienne Jaumet qui aura lieu le vendredi 18 janvier au Centre Jean Moulin de Limoges. Proche de l'écurie française Versatile Records, il est notamment l'auteur de 3 excellents albums, dont le tout récent 8 Regards Obliques qui explore une nouvelle facette du jazz, tendance électronique et psychédélique. Ses lives étant d'une grande intensité et propice à l'extase, on ne saurait que vous conseiller d'aller y jeter un œil. Et de (re)découvrir Limoges par la même occasion. D'ailleurs, on vous offre des places ci-dessous pour cet événement qui intègre également un spectacle de danse de Fabrice Lambert (Gravité) ainsi que Disparue de la Chilienne Marcela Santander Corvalán.



Étienne Jaumet @ Séquences

INFOS PRATIQUES JEU CONCOURS

Événement Facebook

Pour gagner ta place pour la soirée ; like la fanpage du Type et like le post concernant le jeu concours ou envoie un mail à

contact@letype.fr en objet « TRENTE TYPE JAUMET »

(Nom + Prénom + email)

ALTER EGO, le regard à quatre yeux : Photographies Bernard Brisé

14 janvier 2019 - Publié par Marc Chaillou



Expositions de photographies de Bernard Brisé à l'Espace 29 de Bordeaux

Photographe, né à Lormont le 25 novembre 1966, Bernard Brisé est diplômé des Beaux-Arts de Bordeaux. Il s'intéresse depuis de nombreuses années à deux notions à ses yeux essentielles dans l'usage du médium photographique : le rapport à l'identité et à l'espace/temps.

Dans le cadre de la seizième édition du Festival TRENTE TRENTE, les photographies de Bernard Brisé seront exposées du 17 janvier au 2 février 2019.

La série Alter ego s'articule autour de la notion de double portraits. Entre altérité et dualité, la complicité ou l'ambivalence d'un regard, d'une posture... De cette interaction naît l'expression des visages, des vis à vis souhaités ou subis, les yeux dans les yeux ou dans le vide, parfois rivés sur les détails d'un corps. Le mur est fond, un obstacle qui décontextualise, mais c'est aussi support d'apparitions, plus ou moins fantomatiques de cette autre qui nous obsède, qui nous fascine, car peut-être irrémédiablement en nous. En associant et en confrontant ces regards, Bernard Brisé instaure une ambiguïté qui est l'essence même de ce travail et qui, par définition, offre une pluralité de lectures et d'interprétations...

Exposition à l'Espace 29 29, rue Fernand Marin 33000 Bordeaux du 17 janvier au 2 février 2019 du mardi au samedi de 15h à 19h - Vernissage le jeudi 17 janvier à 18h30

Exposition organisée dans le cadre du festival Trente Trente 16ième Rencontres de la forme courte

Bernard Brisé bénéficie du soutien de l'atelier Lebolabo à Bordeaux qui réalise les tirages en Piezzographie de cette exposition.
www.bernardbrise.com

PUBLICATION DE BERNARD BRISÉ

- Apparences immigrées - Éditions Le Festin - Bordeaux (1998)
- Les filles du masque - Éditions Alternatives - Paris (2000)
- Tombés des mains du soleil - Éditions L'Harmattan - Paris (2002)
- Lieux d'ailleurs - Éditions Le Bord de L'Eau - Bordeaux (2004)
- Bonne année - Éditions Le Bord de L'Eau - Bordeaux (2006)
- Dorian - Éditions Le Bord de L'Eau - Bordeaux (2013)
- Les engloutis #humains - Éditions L'Atelier des Brisants - Mont-de-Marsan (2018)

Trente Trente, la création courte et engagée à l'honneur

27 Déc, 2018 dans LaTypique / Locals Only – Bordeaux par Laurent Bigarella

Du 18 au 31 janvier, la seizième édition du festival Trente Trente se déploiera en Nouvelle-Aquitaine. À coup de performances, workshops, concerts, expositions et installations qui mettent à l'honneur des formats courts (une trentaine de minutes) et radicaux, l'événement « propose une résistance à la pensée générale dominante » à travers des formes d'expression et des écritures nouvelles. Étalaé dans le temps et sur le territoire, Trente Trente devrait bousculer plus d'un spectateur, tout en offrant à chacun un terrain de découverte foisonnant.

Trente secondes, trente minutes, une trentaine de propositions

Manifestation culturelle singulière dans un paysage artistique un peu trop convenu, Trente Trente introduit la contradiction et le désordre au cœur de sa programmation depuis sa création en 2004. « Susciter des émotions, provoquer des réactions, ne pas avoir à faire à une forme de normalité et d'uniformisation » : le projet du directeur artistique, Jean-Luc Terrade est affiché. Également metteur en scène de la compagnie de théâtre Les Marches de l'Été, à l'origine du festival, ce dernier espère ainsi « créer les conditions afin que la poésie puisse advenir ». Du format court, de nouvelle écritures

Exit pendant Trente Trente les interminables pièces, films ou performances. Ici, au contraire, c'est bel et bien le format court qui est mis à l'honneur. Il ne s'agit bien sûr en aucun cas de céder aux sirènes d'une époque qui ne jure que par l'instantanéité. C'est un véritable travail sur l'écriture qui est ici célébré, de même que des « formes radicales ». Un choix assumé qui fait le succès de la manifestation depuis 15 ans et qui renforce son identité. Pendant Trente Trente, le public est convié à découvrir une multitude d'artistes émergents – avec pas moins de 32 équipes artistiques – ayant tous pour point commun la réinvention du paysage artistique contemporain. Invité à se plonger au cœur de chacune de ces propositions, le public est considéré comme partie prenante du processus créatif. Oscillant entre 5 minutes (diffusion d'un court métrage) et un peu moins d'une heure (spectacle de danse), la plupart des créations sont des formes courtes, radicales et hybrides. La programmation est à bien des égards surprenante sur la forme, ainsi que par la diversité de ses formats et son déploiement relativement inédit sur le territoire régional.

Workshops, résidences & concerts de Bordeaux à Limoges : une manifestation protéiforme et régionale



Ersilia d'Alvise Sinivia, version performée, musique & mouvement

Si Trente Trente entend surprendre par la forme prise par chacun de ses (courts) actes, la singularité du festival réside également dans la pluralité des formats proposés. Workshops, projection de courts-métrages, performances, installations, danse, improvisations visuelles et sonores, expositions photos, accueil d'artistes en résidence... Tout les médiums et les arts sont employés afin d'offrir aux spectateurs une expérience multisensorielle et totale. Là encore, Trente Trente fait figure de quasi exception par ce croisement des disciplines, qui peinent parfois à partager l'affiche de manifestations culturelles similaires.

Au-delà de cette dimension protéiforme, le festival investira un grand nombre de lieux de Bordeaux et de la région (14 au total). De Limoges au Bouscat (siège de la compagnie de théâtre Les Marches de l'Été) en passant bien évidemment par Bordeaux (à la Manufacture CDCN, au Glob Théâtre, à l'Espace 29 ou au cinéma Utopia) mais

Trente Trente, la création courte et engagée à l'honneur (suite)

aussi Boulazac, Cognac, Pau ou Bègles : c'est toute la Nouvelle-Aquitaine qui accueille les différentes propositions artistiques de Trente Trente, lui conférant ainsi un solide ancrage territorial. Ce maillage est renforcé par des navettes qui desserviront notamment Boulazac (gratuitement au départ de Bordeaux le 22 janvier pour l'Agora) ainsi que les différents lieux bordelais lors du parcours dans la ville (le 26 janvier, entre la Halle des Chartrons, le Glob Théâtre, Le Performance...).

Du live jazz-psyché analogique d'Étienne Jaumet à la performance sonore corporelle Poings liés d'Eddie Ladoire : un programme riche ultra diversifié

Sur le contenu pur, là encore Trente Trente fait figure d'OVNI en croisant les genres et jouant la carte de la pluridisciplinarité à fond. En musique, on aura par exemple le plaisir de (re)découvrir le live jazz-psyché du prodige français Étienne Jaumet (le 18 janvier au Centre Culturel Municipal Jean Moulin de Limoges). Ou encore un concert de Justin Taylor, grosse peinture du clavecin qui reprendra trois pièces courtes de Gyorgy Ligety (à base d'un jeu de 18 notes par secondes au Théâtre des Quatre Saisons de Gradignan).

Cette diversité s'exprimera également à travers le spectacle de danse « Ecce (h)omo » de Paul / a Pi, artiste d'origine brésilienne qui propose une réinterprétation du travail de la chorégraphe allemande Dore Hoyer (le 30 janvier à l'Espaces Pluriels de Pau). En danse toujours, l'installation chorégraphique pour un corps sur un plan d'eau « Gravité » de Fabrice Lambert vaudra également le détour (le 18 janvier à Limoges). Plusieurs performances sont également prévues, avec, entre autre, « Farci.e » interprété et pensé par Sorour Darabi qui interroge les notions de genre, d'identité et de religion à l'aune du langage (le 25 janvier au Glob Théâtre à Bordeaux) ou encore « La prophétie des Lilas » de Thibaud Croisy et Sophie Demeyer, quête pour retrouver le médecin ayant mis au monde le metteur en scène (le 25 janvier à la La Manufacture CDCN de Bordeaux).



Étienne Jaumet @ Séquences

Des workshops sont aussi intégrés à la programmation, avec un premier atelier à destination des danseurs avec le chorégraphe Brice Noeser qui proposera un travail « sur le mouvement, la pensée et la parole ». Jeux sonores et explorations rythmiques seront également au rendez-vous d'un autre atelier ouvert à tous le 30 janvier au théâtre des Quatre Saisons de Gradignan. Masques d'argile et danse, en compagnie de la chilienne Marcela Santander Corvalán, viendront également compléter cette belle offre de workshops. Au total, pas moins d'une trentaine d'actes artistiques très variés : une diversité bienvenue à l'heure où certains tendent à cloisonner les disciplines en chapelles hermétiques.



Vida em França Podcast

«Pode ser» de Leïla Ka

Por **Cristiana Soares** - Difundido a 31-01-2019



<http://pt.rfi.fr/franca/20190131-pode-ser-de-leila-ka>

Leïla Ka e a dificuldade do indivíduo em ser ele próprio. Os limites, as regras, a ordem e a desordem, a sociedade, os olhos dos outros. Sozinha em cena Leïla Ka dança “Pode Ser”, o que fomos, o que poderíamos ter sido, o que devemos ser, a dificuldade de sermos.

A bailarina francesa Leïla Ka actuou no sábado passado em Bordéus, no Festival Trente Trente, 16º Encontros dos Curtos Formatos.



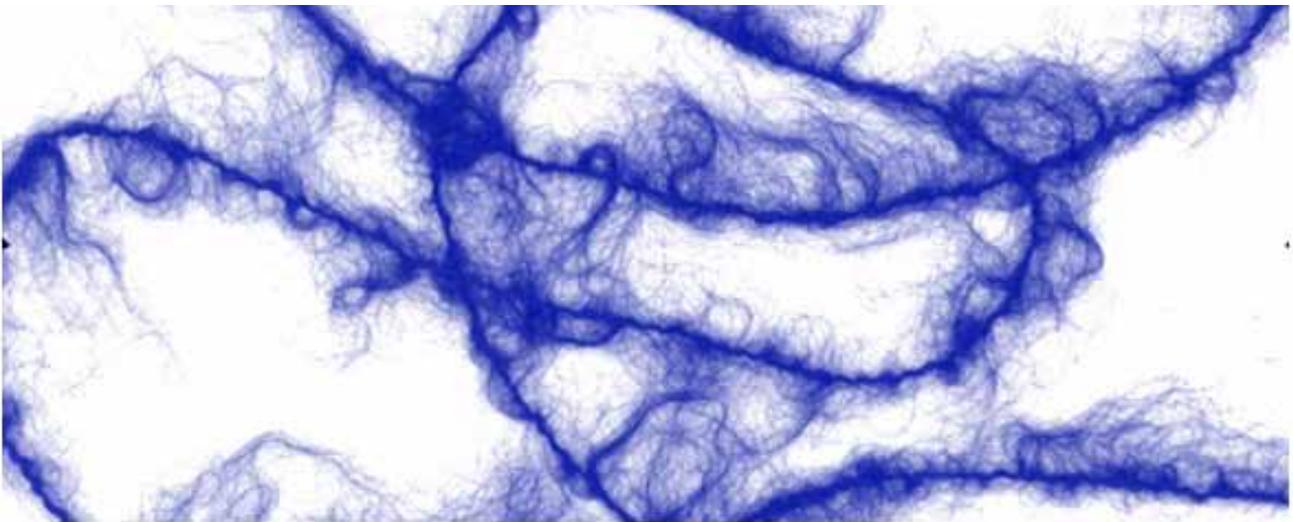
Leïla Ka em "Pode ser" | ©Pierre Planchenault

fip

Partenariat fip

Trente - Trente - 16ème Rencontres de la forme courte - En Nouvelle-Aquitaine

Du 18 au 31 janvier 2019



Trente-Trente - 16ème Rencontres de la forme courte

Du 18 au 31/01, danse, performance, cirque, musique, théâtre, installation à Bordeaux et Métropole.

En résistance à la pensée générale dominante, Trente Trente se joue des genres et des disciplines. Depuis 2004 les « Rencontres de la forme courte » se positionnent dans la région comme le festival du format court (de 30 secondes à 30 minutes). Cette manifestation dédiée aux formes engagées et expérimentales propose aux créateurs un espace-temps différent des schémas habituels avec des oeuvres le plus souvent en marge des circuits de diffusion. Lors de soirées métropolitaines et régionales, cette 16ème édition présente des gestes artistiques décalés et audacieux de formes scéniques hybrides créées par des artistes de tous âges et de tous horizons. Ainsi se croisent différentes expressions, des mondes fragmentés, éclatés, de destruction, d'abandon, mais aussi de résistance, de tendresse ou de sensualité !

**la
grande
radio.fr**

[BORDEAUX | GIRONDE]

Mardi 15 janvier 2019

«Trente Trente», la forme courte en Nouvelle-Aquitaine



Écoutez Jean-Luc Terrade.



Interview réalisée par *Frédéric Dussarrat*

[LIEN VERS LE PODCAST / CLIQUEZ ICI](#)

«Trente Trente» donne la parole aux artistes de la création contemporaine et offre une programmation de formes scéniques hybrides aux univers insolites.

Cette 16ème édition réunit une vingtaine de propositions audacieuses et décalées en danse, performance, cirque, musique, théâtre, cinéma et installation à découvrir sous forme de parcours sur Bordeaux Métropole et en Nouvelle-Aquitaine. Une édition qui convie le public à la découverte d'artistes émergents qui bousculent et réinventent le paysage des arts vivants.



EN DIRECT | RÉÉCOUTER UNE ÉMISSION

Mardi 8 janvier 2019

Festival Trente Trente, Magali Starck



Présentée par Emmanuel Labails

S'ABONNER À L'ÉMISSION

L'AS-TU VU ? | MARDI 8 JANVIER À 18H10 | DURÉE ÉMISSION : 50 MIN



Festival Trente Trente, livre « Les Passeurs de livres de Daraya », "La traversée des catastrophes" de Pierre Zaoui, et une inscription latine "Hic uua, ubique nomen ; ad uitam, per uitem"

Invitée : Magali Starck, en charge des relations de presse

Le festival Trente-trente, le festival de la forme courte, des spectacles allant de trente secondes à trente minutes dans des disciplines artistiques variées, l'occasion d'expérimenter des choses sur scène dans différents lieux de la métropole bordelaise, mais aussi dans d'autres villes de la Nouvelle Aquitaine, du 18 au 31 janvier 2019. <https://>

LIEN VERS L'ÉMISSION (émission archivée mais inscription gratuite sur le site RCF)

rcf.fr/culture/festival-trente-trente-magali-starck

Cette émission est archivée. Pour l'écouter, [inscrivez-vous gratuitement](#) ou [connectez-vous](#) directement si possédez déjà un compte RCF.

INSERTIONS PUBLICITAIRES

GAZETTE UTOPIA

Décembre 19

BALLROOM

Revue N°20 - dec,janv,fev 19

INFERNO

Pavé GIF en homepage pendant 3 semaines

BRUIT DU OFF TRIBUNE

Pavé GIF en homepage pendant 3 semaines

84 FACES ABRIBUS - réseau municipal ville de Bordeaux

34 FACES ABRIBUS - réseau Bordeaux-Métropole

BORDEAUX
culture



TRENTE

18 > 31 JANV 19

TRENTE

WWW.TRENTETRENTE.COM

Du 18 au 31/01, danse, performance, cirque, musique, théâtre, installation à Bordeaux et Métropole.

En résistance à la pensée générale dominante, Trente Trente se joue des genres et des disciplines. Depuis 2004 les « Rencontres de la forme courte » se positionnent dans la région comme le festival du format court (de 30 secondes à 30 minutes). Cette manifestation dédiée aux formes engagées et expérimentales propose aux créateurs un espace-temps différent des schémas habituels avec des oeuvres le plus souvent en marge des circuits de diffusion. Lors de soirées métropolitaines et régionales, cette 16ème édition présente des gestes artistiques décalés et audacieux de formes scéniques hybrides créées par des artistes de tous âges et de tous horizons. Ainsi se croisent différentes expressions, des mondes fragmentés, éclatés, de destruction, d'abandon, mais aussi de résistance, de tendresse ou de sensualité !

Contact Presse : Magali Starck

M : presse@trentetrente.com

T : 06 16 47 23 93 | 05 56 17 05 77